

LA MÉMOIRE ET L'OUBLI
DANS CENT ANS DE SOLITUDE DE GABRIEL GARCIA MARQUEZ

SUIVI DE
NUITS BLANCHES

par

Maude Laporte-Marginean

Département de langue et littérature françaises

Université McGill, Montréal

Mémoire soumis à l'Université McGill en vue de l'obtention du grade de M.A.
en langue et littérature françaises

août 2006



Library and
Archives Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Published Heritage
Branch

Direction du
Patrimoine de l'édition

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*
ISBN: 978-0-494-32533-9
Our file *Notre référence*
ISBN: 978-0-494-32533-9

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.


Canada

AVERTISSEMENT

à l'intention des examinateurs

d'un mémoire en écriture littéraire

Selon nos règlements, le mémoire en écriture littéraire comporte deux parties distinctes : un **texte de création** et un **texte critique**.

Le **texte de création** peut être une œuvre de fiction (récit, recueil de textes poétiques ou de nouvelles, pièce de théâtre, scénario, etc.) ou une traduction littéraire.

Le **texte critique** est normalement de la longueur d'un article de revue savante. Il ne porte pas nécessairement sur le texte de création qui l'accompagne, mais sur la manière dont le candidat ou la candidate a voulu utiliser les ressources et les possibilités du genre choisi, sur les problèmes techniques, esthétiques ou philosophiques rencontrés, ou sur les œuvres (d'imagination ou de réflexion) qui ont pu l'inspirer. Il ne vise pas tant à étudier telle ou telle œuvre qu'à dégager tel ou tel enjeu du texte de fiction ou de la traduction littéraire, et peut s'appuyer ou porter sur un corpus qui ne soit pas nécessairement de langue française.

La Direction des études de 2e et 3e cycles
et de la recherche
Département de langue et littérature françaises
Université McGill

Décembre 2004

TABLE DES MATIÈRES

Table des matières	ii
Résumé - Abstract	iv
Remerciements	v
PREMIÈRE PARTIE : TEXTE CRITIQUE	1
La mémoire et l'oubli dans <i>Cent ans de solitude</i> de Gabriel Garcia Marquez	
INTRODUCTION	2
CHAPITRE I : LE PASSÉ REMÉMORÉ ET OUBLIÉ	4
A. Le passé remémoré	4
B. L'oubli	7
C. La mémoire héréditaire	11
D. La solitude	13
E. Activité et inertie	15
CHAPITRE II : LA MORT	17
A. La mort comme déclencheur de la mémoire	17
B. La mémoire empêche la mort	19
C. L'oubli : une mort en soi	21
D. La mort: une libération	22
CHAPITRE III : MÉMOIRE COLLECTIVE ET INDIVIDUELLE	23
A. L'Histoire	23
B. L'identité	25
CHAPITRE IV : LA MÉMOIRE: TRANSFORMATION DU PASSÉ	30
A. L'écriture	30
B. Le sommeil	33
C. Confrontation entre le passé remémoré transformé et la réalité	35

CHAPITRE V: ASSOCIATION ET RÉPÉTITION	38
A. Associations	38
1. Une perception sensorielle du passé	38
a) L'odorat	39
b) La vue	41
c) L'ouïe	42
2. La mémoire par les objets	42
B. La répétition	44
CONCLUSION	47
BIBLIOGRAPHIE	49
DEUXIÈME PARTIE : NOUVELLES LITTÉRAIRES	51
<i>Nuits blanches</i>	
Nouvelle 1: Nuit blanche	53
Nouvelle 2 : La fin	63
Nouvelle 3 : Panama	70
Nouvelle 4 : Un nouveau départ	76
Nouvelle 5 : Le feu	84
Nouvelle 6 : Les yeux fermés	91

RÉSUMÉ - ABSTRACT

Ce mémoire en création littéraire se divise en deux parties. La première partie consiste en un texte d'analyse littéraire qui traite de la confrontation entre la mémoire et l'oubli dans l'œuvre romanesque *Cent ans de solitude* du Colombien Gabriel Garcia Marquez et ce, au travers de divers thèmes. Dans un premier temps, nous expliquons comment cette dualité est liée à des thématiques telles que la mémoire héréditaire, la solitude, l'activité et l'inertie. Dans les chapitres suivants, nous montrons comment elle se rattache aussi à la mort, à une mémoire collective et individuelle menant à la construction d'une Histoire et d'une identité, à la transformation du passé liée à l'écriture et au sommeil, puis, finalement, à la mémoire éveillée par des associations provenant d'une perception sensuelle du passé et de la signification donnée à des objets et par le procédé omniprésent de la répétition.

La deuxième partie de ce mémoire, intitulée *Nuits blanches*, consiste en un recueil de six nouvelles mettant chaque fois en scène une femme aux prises avec ses angoisses ou avec ses démons et qui, l'espace d'un moment, d'une nuit, d'une journée, perd, ou pense perdre la raison.

This master's thesis in literary creation is composed of two parts. The first one, a literary critic approaches the confrontation between memory and oblivion, in the novelistic work *One hundred years of solitude* from Colombian Gabriel Garcia Marquez through various themes. Primarily, we explain how this duality is seen through hereditary memories, loneliness, activity and inertia. In the next chapters, we show how this duality is also connected with death, collective and individual memories which contributes to make history and identity, with transformation of the past by careful scrutiny of the writing and sleep themes, and finally, to the memory awakened by associations coming from a sensual perception of the past, along with the significance given to objects and through the omnipresence of repetition.

The second part of this master's thesis untitled *Nuits blanches* is composed of 6 short stories each casting a women battling her anguish and demons, and who throughout a moment, day or night, loses or thinks she's losing her reason.

REMERCIEMENTS

Merci à Gabriel Garcia Marquez, d'avoir écrit *Cent ans de solitude*, roman qui a changé le cours de mon existence, me redonnant, lors d'un été vieux de sept ans, le goût de continuer mes études en littérature.

Je remercie aussi mes deux directeurs de mémoire qui m'ont accompagnée tout au long de ce projet. Yvan Lamonde qui a supervisé et corrigé ma partie critique. Yvon Rivard qui a lu, corrigé, commenté mon recueil de nouvelles.

Je remercie spécialement Louis-Félix, mon fils, le moteur même de mon existence, qui toujours m'émerveille et dont la seule présence m'oblige à aller de l'avant. Je t'aime.

Je remercie toute ma famille, généreuse et encourageante. Mon père, Alain Marginean, si persistant, toujours là. Patricia Riaño, toujours à l'écoute. Mes sœurs, Laurence et Dominique. Claire, Constantin, Sylvie, Richard, Victor, Carole, André, Marie-Christine, Laurent, Simon, Raphaël, Charles. Vive les dimanches au camp...

Merci à mes amis. Spécialement, Dominique Coutu, Pascale Goyer, Judy McDuff et Cathy Noël. Mylène Latour, Solange Lemaitre-Provost, Geneviève Milot, Jean-Sébastien Sauvé, Myriam Webb. Tous les internautes insomniaques. #laval. Merci à Cedric Girouard.

Merci aussi au Panama et à Barcelone.

PREMIÈRE PARTIE

TEXTE CRITIQUE

La mémoire et l'oubli
dans *Cent ans de solitude* de Gabriel Garcia Marquez

INTRODUCTION

Le thème de la temporalité est fondamental dans l'œuvre magistrale du Colombien Gabriel Garcia Marquez : *Cent ans de solitude*. Il a d'ailleurs été largement discuté par la critique littéraire hispanophone et anglophone. Nous nous proposons quant à nous d'y étudier le temps dans une perspective remémorative, c'est-à-dire comme une construction symbolique.

Dans *Cent ans de solitude*, le rapport au passé devient le thème d'une réflexion qui transcende l'œuvre qui est d'autant plus forte que ce rappel du passé se confronte inmanquablement à l'oubli. Nous croyons que la dualité à laquelle se livrent ces deux procédés amène la formation d'un monde dans lequel les barrières s'effondrent, où le réel et l'imaginaire tour à tour se confrontent, s'unissent, pour créer un univers singulier.

Dans notre analyse de cette œuvre de Gabriel Garcia Marquez, nous nous proposons d'étudier plus particulièrement cette opposition entre le souvenir et l'oubli, ce rapport de deux forces qui luttent l'une contre l'autre avec acharnement.

Dans cette visée, nous tenterons de démontrer, d'abord, comment cette tension entre l'oubli et la mémoire, qui est finalement perçue au travers de consciences subjectives, crée l'univers temporel de *Cent ans de solitude*, comment elle détruit les barrières entre le réalisme et le fantastique, créant un monde irréel, intangible et aliénant entraîné dans un système circulaire qui se détraque inexorablement et, enfin, comment elle met en place une «fausse vérité» construite selon une conception individuelle et même collective du passé.

Notre but n'est pas de circonscrire de manière exhaustive, dans *Cent ans de solitude*, ce sujet vaste et complexe qu'est la remémoration, qui pourrait être étudié autrement,

dans une approche psychanalytique, par exemple. Il s'agit surtout d'identifier des pistes thématiques reliées à la mémoire dans *Cent ans de solitude* et au travers de celles-ci de dégager une réflexion sur celle-ci

La présente étude portera donc sur cette opposition entre la mémoire et l'oubli à travers divers thèmes. D'abord, nous introduirons le thème du passé remémoré et de l'oubli. Nous analyserons alors cette dualité à travers diverses thématiques telles la mémoire héréditaire, la solitude et cette opposition entre l'activité et l'inertie. Ensuite, nous traiterons du thème de la mort, sujet d'une réflexion sur la mémoire et l'oubli. Puis, nous étudierons le thème de la mémoire collective et individuelle. Nous tenterons de montrer comment cette dualité entre la remémoration et l'oubli construit l'Histoire et l'identité. Nous aborderons alors le thème de la transformation du passé en scrutant les thèmes de l'écriture et du sommeil, mais aussi celui de la confrontation entre le monde imaginaire et la réalité. Nous expliquerons finalement comment la mémoire dans *Cent ans de solitude* est éveillée par des associations provenant d'une perception sensuelle du passé et de la signification donnée à des objets, mais aussi par le procédé de la répétition.

CHAPITRE I : LE PASSÉ REMÉMORÉ ET OUBLIÉ

Le thème de la mémoire est nécessairement indissociable du temps passé. Celui-ci prend alors une place essentielle dans *Cent ans de solitude*, d'autant plus qu'il est en constante dualité avec l'oubli. Cette opposition est étroitement liée à une mémoire héréditaire et à la solitude, mais aussi à une tension créée par l'activité et l'inertie.

A. LE PASSÉ REMÉMORÉ

La particularité du passé, dans *Cent ans de solitude*, consiste en ce qu'il est indissociable du présent et du futur. Cette interrelation entre les trois dimensions temporelles existe par le biais de la mémoire et de l'oubli. La délimitation entre le passé, le présent et le futur est annulée: «Pronounced divisions between past, present and future do not exist»¹. La forme narrative de *Cent ans de solitude* est étroitement liée au procédé même de la mémoire et de l'oubli. En effet, selon Jelinski, «the way in which the temporal disposition of the narrative sequences reflects the structural dynamics of the process of recall»². Il ajoute:

«The similarity between the way in which our own recall of the past is structured and the narrative structure of *Cien años de soledad* is striking. The novel reveals the dynamics of memory at every glance.»³.

Dans *Cent ans de solitude*, le présent ne peut être libéré d'un passé omniprésent. Comme l'explique Janes, dans cette oeuvre, le passé n'est pas une entité séparée du présent, mais il en fait partie intégrante. Il y persiste. Il ne peut en être dissocié⁴. Jelinski mentionne: «The transitions between these cycles of serial events are not

¹ J. Jelinski, «Memory and the Remembered Structure of *Cien años de soledad*», p. 329.

² *Ibid.*, p. 323.

³ *Ibid.*, p. 329.

⁴ R. Janes, «Past Possession in Latin America», p. 295.

clearly defined because the novel, like memory, exhibits a quality of continuous fluidity; pronounced divisions between past, present and future do not exist.»⁵. La frontière entre ces deux temporalités s'efface alors, rompant la linéarité du temps qui passe⁶ et, l'empêchant de suivre son cours, le force à un retour perpétuel vers le passé, formant ainsi des boucles dans le temps, mais créant de ce fait même un état d'emprisonnement.

Cet «emprisonnement» est aussi causé par le fait que chaque personnage vit de façon individuelle un retour vers le passé en étant obsédé par un souvenir, par un événement ultérieur qui l'empêche de continuer de l'avant. En effet, «Chacun a (...) une idée fixe, une vision constante, un souvenir qui jamais ne l'abandonne»⁷. «Le rappel du passé est si intense que la vie de quelques personnages stagne et tourne autour de cet unique axe jusqu'à la fin de leurs jours»⁸.

Les souvenirs sont principalement associés à l'enfance même des personnages. Celle-ci, dans *Cent ans de solitude*, se vit généralement de manière heureuse, sans préoccupations réelles. Ce sont des moments de jeux et de cachettes, d'apprentissages à l'occasion desquels les événements malheureux sont rappelés avec bonheur, car l'enfance est insouciante:

«Amaranta Ursula et le petit Aureliano devaient se souvenir du déluge comme d'une époque heureuse. En dépit de la sévérité de Fernanda, ils barbotaient dans les flaques de boue du patio, chassaient les lézards pour les écarteler et s'amusaient à empoisonner la soupe en y jetant de la poudre d'ailes de papillon (...)»⁹.

Par contre, les souvenirs, qui deviennent des point tournants favorisant les retours en arrière obsessifs, sont généralement liés à des événements horribles: José Arcadio le Second sera ainsi obnubilé toute sa vie par une exécution, le seul souvenir qu'il conservera de son enfance: «souvenir du fusillé qui avait réellement décidé de

⁵ J. Jelinski, «Memory and the Remembered Structure of *Cien años de soledad*», p. 329.

⁶ M. Levitt, «From Realism to Magic Realism: The Meticulous Modernist Fictions of García Márquez», p. 80.

⁷ M. Lozano, «El tiempo cíclico como la negación de la historia en *Cien años de soledad*», p. 42. Traduction de : «Cada uno tiene (...) una idea fija, una visión constante, un recuerdo que nunca lo abandona». (Les traductions des textes critiques introduites dans le texte sont de Maude Laporte-Marginean.)

⁸ *Ibid.*, p. 43. Traduction de : «el recuerdo del pasado es tan intenso que la vida de algunos personajes se estanca y gira en torno a este único eje hasta el final de sus días».

⁹ G. García Márquez, *Cent ans de solitude*, p. 344.

mesure qu'il vieillissait»¹⁰. C'est aussi une tuerie qui deviendra l'obsession de l'enfant sauvé par ce même José Arcadio le Second et qu'il racontera toute sa vie sans être crû de personne¹¹.

Un amour passionné et déçu peut aussi créer une obsession. Par exemple, celui de Meme pour Mauricio Babilonia: «et elle continuerait d'y penser chaque jour de sa vie jusqu'à cette aube d'un automne encore éloigné où elle mourrait de vieillesse, sous une autre identité que la sienne»¹².

Cette obsession des personnages quant à leur passé, ou plutôt à un événement passé de leur jeunesse, est aussi liée, selon Jelinski, à une incapacité d'assumer la vie présente avec toutes ses incertitudes. «Many of the important characters succumb to the illusions of a remembered past because they are unable to accept a present reality fashioned by the accidents of history»¹³. Le passé implique une sécurité qui n'existe pas dans le présent: «L'incertitude de l'avenir suscita dans leur cœur un retour au passé»¹⁴.

Nous assistons alors à une transformation de la temporalité où le passé constamment remémoré devient plus réel que le présent même des personnages. Root remarque ainsi avec justesse que : «José Arcadio's memory of an execution is somehow more real than the execution than he experienced himself»¹⁵.

Cette dominance du passé, liée à la nostalgie «confuses the notions of real and unreal, it becomes an important source of the novel's fantasy; by monumentalizing the past and making it preferable to the present, by distorting ordinary conceptions of the past's relation to the present, narrative in *One Hundred Years of Solitude* removes itself from the realistic world».¹⁶

¹⁰ *Ibid.*, p. 277.

¹¹ *Ibid.*, p. 320-321.

¹² *Ibid.*, p. 312.

¹³ J. Jelinski, «Memory and the Remembered Structure of *Cien años de soledad*», p. 330.

¹⁴ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 428.

¹⁵ J. Root, «Never Ending the Ending. Strategies of Narrative Time in *One Hundred Years of solitude*», p. 13.

¹⁶ W. Vardaman, «Nostalgia in *One Hundred Years of Solitude*», p. 1.

Cette perte de limites entre le passé et le présent mène plusieurs personnages à une certaine confusion temporelle qui évoque une aliénation. Le passé se mêle au présent. Par exemple, Ursula est «perdue dans le labyrinthe des morts»¹⁷. Elle voit ses ancêtres qui sont comme des fantômes errant dans sa maison et bavarde avec eux, mêle les faits passés et ceux présents: «Au feu!», s'écria-t-elle un jour terrorisée, semant un instant la panique dans toute la maison, mais ce dont elle voulait prévenir, c'était de l'incendie d'une écurie auquel elle avait assisté à l'âge de quatre ans»¹⁸. «Elle arriva à si bien mêler le passé et l'actualité (...), nul n'aurait pu dire (...) si elle parlait de ce qu'elle ressentait alors ou de ce qu'elle se rappelait»¹⁹.

En effet, la nostalgie est qualifiée de mirage. La résolution de reconstruire Macondo de Amaranta Ursula est, selon son époux, «dictée par le mirage de la nostalgie»²⁰. «Celui-ci est certain qu'elle se trouverait vaincue par la réalité»²¹. La nostalgie et la réalité sont ainsi des notions qui sont contraires l'une de l'autre.

Le champ lexical associé à la nostalgie présente «by disorder and non-linearity»²² est péjoratif. La nostalgie est ainsi qualifiée de «lances mortelles»²³, mais aussi et ce, à de nombreuses reprises, de piège²⁴. On retrouve aussi l'expression: «ordures nostalgiques»²⁵. Les habitants de Macondo sont littéralement «écrasés» par leurs souvenirs²⁶. En effet, ils vivent constamment dans le rappel du passé qualifié de «poids écrasant» dont ils ne peuvent se libérer.

B. L'OUBLI

Le passé est constamment remémoré. Les personnages ne peuvent échapper au passé idyllique dont ils se souviennent avec nostalgie, donc perçu subjectivement. En effet, on assiste à une interprétation du passé par le recours à divers personnages. Cette

¹⁷ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 359.

¹⁸ *Ibid.*, p. 359.

¹⁹ *Ibid.*, p. 361.

²⁰ *Ibid.*, p. 399.

²¹ *Ibid.*

²² W. Vardaman, «Nostalgia in *One Hundred Years of Solitude*», p. 13.

²³ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 435.

²⁴ *Ibid.*, p. 184, p. 187, p. 281.

²⁵ *Ibid.*, p. 233.

²⁶ *Ibid.*, p. 404.

transformation est étroitement liée à l'oubli, instance temporelle et humaine en dualité constante avec la mémoire. Si les personnages tiennent à leur passé, à certains souvenirs, il n'en reste pas moins qu'ils veulent en oublier d'autres. En effet, «The characters repress their memories or select certain ones which become obsessive to the exclusion of all others»²⁷.

La nostalgie est vécue à un point tel par les personnages qu'elle s'associe inmanquablement à une obsession. Le thème de l'oubli, quant à lui, y est étroitement rattaché et favorise l'aliénation croissante des personnages. En effet, «il y a des occasions lors desquelles il n'y a aucune conscience du passé, ni mythique et encore moins historique. Il y a un oubli total qui mène à un état d'aliénation mentale hallucinante»²⁸.

Si les personnages se souviennent de certains faits avec délice ou avec morbidité, ils tentent d'en détruire d'autres, de les effacer, de les oublier.

En effet, certains personnages se vautrent dans la souffrance que provoquent leurs souvenirs ou font souffrir les autres et ce, dans un plaisir pervers : «Sa peur de l'amour, son absorption et solitude et son acharnement désespéré à vaincre le souvenir de Crespi mènent Amaranta à concevoir des passions morbides»²⁹. En effet, elle réveille des passions chez ses neveux qu'elle ne satisfait pas³⁰. Puis, c'est parce qu'elle ne peut supporter les souvenirs que lui rappelle le colonel Gerinaldo Marquez qu'Amaranta «lui fit subir des vexations si injustes qu'il finit par ne plus revenir»³¹.

Par contre, d'autres personnages réagissent de façon complètement différente. On retrouve ainsi une volonté de détruire le passé: «Il [Aureliano José] l'avait fuie, essayant d'annihiler son souvenir non seulement par l'éloignement mais par un

²⁷ A. Taylor, «*Cien años de soledad: History and The Novel*», p. 103.

²⁸ B. Herrera Montero, «La soledad y el tiempo en Gabriel García Márquez», p. 8. Traduction de : «hay ocasiones en que no hay ninguna conciencia del pasado, ni mítica ni menos histórica. Hay un olvido total que lleva a un estado de enajenación mental alucinante».

²⁹ L. Garcia Luque, «Tiempo y espacio en *Cien años de soledad*, p. 56. Traduction de : «Su miedo al amor, su ensimismamiento y soledad y el empeño desesperado por derrotar el recuerdo de Crespi llevan a Amaranta a concebir pasiones morbosas».

³⁰ *Ibid.*, p. 56.

³¹ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 213.

acharnement féroce, incontrôlé»³². Le colonel Aureliano, quant à lui, réagit de façon semblable à cette souffrance que lui cause le passé. Il tente d'en détruire toutes traces : «il avait appris à penser à froid, afin que ses souvenirs inéluctables n'atteignent plus sa sensibilité»³³ jusqu'à ce qu'il puisse évoquer son passé avec indifférence et insensibilité : sans rancune, sans amertume et sans remords³⁴. Cela favorise l'oubli. Cette perte de souvenirs, de nostalgie favorise alors et augmente sa froideur. La destruction de sa maison ne le fait pas souffrir³⁵, ce qui «eût semblé désastreux à quiconque aurait gardé vivants ses souvenirs»³⁶. Aureliano Babilonia, quant à lui, oublie totalement son enfant lorsque sa femme meurt en couche³⁷. Ce qui aura comme conséquence la fin ultime de la famille Buendia et de Macondo. Ils ne sont pas les seuls à oublier pour ne pas souffrir. Lorsque Aureliano le Triste pénètre dans la maison de Rebecca, un endroit plongé dans le passé, elle se souvient contre son gré : «Pour l'amour de Dieu, s'exclame-t-elle à voix basse, ce n'est pas juste qu'on vienne maintenant jusqu'à chez moi avec ce souvenir»³⁸.

L'oubli se rattache, avant tout, à la nature, aux mondes végétal et animal dans lesquels nous vivons. La nature, dans *Cent ans de solitude*, vient à détruire peu à peu la mémoire humaine, l'humanité, c'est-à-dire toutes constructions humaines significatives pour elle et qui visent à témoigner d'un passé, d'un empire. Plus le roman évolue et plus le système temporel se détraque, plus la nature se fait envahissante dans *Cent ans de solitude* et engendre ce désengrenage.

En effet, comme le remarque Medina, la nature comme force destructrice se fait de plus en plus présente dans *Cent ans de solitude*³⁹. Le narrateur lui-même utilise à quelques reprises cette expression de «nature destructrice»⁴⁰. La nature confronte toute tangibilité favorisant le procédé remémoratif des personnages et ce, par la flore envahissante, par l'humidité, les précipitations, mais aussi par les insectes. Ces éléments s'attaquent à tout et effacent inexorablement les traces physiques pouvant

³² *Ibid.*, p. 160.

³³ *Ibid.*, p. 281.

³⁴ *Ibid.*, p. 333.

³⁵ *Ibid.*, p. 184.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Ibid.*, p. 434.

³⁸ *Ibid.*, p. 232.

³⁹ E. Medina Ramos, «La muerte en las obras de Gabriel García Márquez», p. 179.

⁴⁰ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 332, p. 347, p. 352.

favoriser la mémoire humaine. Ainsi, les archives qui auraient pu renseigner Aureliano et Amaranta Ursula sur leur lien familial ont été détruites: «Tourmenté par la certitude qu'il était le frère de sa femme, Aureliano s'enfuit jusqu'au presbytère pour rechercher dans les archives suintantes et dévorées par les mites quelque indice authentique de sa filiation»⁴¹. Ces mites assaillent tout ce qui est mis de côté, entreposé, par exemple, la robe de mariée de Rebecca, «pulvérisée par les mites»⁴². Puis, «les cafards réduisent les vêtements en poussière»⁴³. La nature nuit à la recherche de la vérité du passé. Lozano utilise, quant à elle, le terme de suffocation par la nature: «La nature suffoque la vie»⁴⁴.

Le passage du temps transparait dans la détérioration physique et dans cette invasion inexorable de la nature qui survient dès que les femmes cessent de s'activer dans la maison. Ainsi, par exemple, lorsque Amaranta Ursula tente de restaurer la maison familiale c'est à la flore et à la faune qu'elle s'attaque: «Elle mit en déroute les fourmis rouges (...) ressuscita les rosiers, arracha les mauvaises herbes jusqu'à la racine et repiqua de nouveau des fougères, des plans d'origan et de bégonias dans les jardinières de la balustrade»⁴⁵.

L'épisode du déluge annonce déjà la destruction de Macondo. Après «plus de trois ans»⁴⁶ de pluie: «Macondo était en ruine. Dans les rues marécageuses étaient restés des meubles démantibulés, des squelettes d'animaux couverts de lis rouges (...). Les maisons, qui avaient poussé comme des champignons pendant la fièvre de la banane, avaient été abandonnées...»⁴⁷. En détruisant ce qui reste de la compagnie bananière, elle amorce un retour en arrière, un recommencement. La nature qui se fait envahissante coïncide avec la perte de raison des personnages. Ursula perd ainsi sa lucidité lors du déluge et même si : «Le vent chaud d'après le déluge, qui avait imprimé à son cerveau d'éphémères accès de lucidité, avait fini de passer par là. Elle

⁴¹ *Ibid.*, p. 429.

⁴² *Ibid.*, p. 96.

⁴³ *Ibid.*, p. 352.

⁴⁴ M. Lozano, «El tiempo cíclico como la negación de la historia en *Cien años de soledad*», p. 43. Traduction de : «La naturaleza sofoca la vida».

⁴⁵ G. García Márquez, *Cent ans de solitude*, p. 397.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 351.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 359.

De qui?

ne recouvra plus la raison»⁴⁸. Le thème de la folie se rattache ainsi à cette nature que Ramos aussi qualifie de force destructrice⁴⁹.

C. LA MÉMOIRE HÉRÉDITAIRE

Cette confusion temporelle, cette omniprésence du passé remémoré dans le présent est, par ailleurs, étroitement liée à l'apparition, dans *Cent ans de solitude*, d'une mémoire héréditaire, transmise à la progéniture. Il y a une réminiscence de la mémoire qui persiste de générations en générations.

La mémoire héréditaire s'organise surtout autour de Melquiades. «José Arcadio, le fondateur, lègue et transmet cette image mythique de Melquiades à tous ses descendants»^{50, 51}. Ainsi, lorsque Aureliano le Second aperçoit le gitan, il «le reconnut sur-le-champ car ce souvenir héréditaire s'était transmis de génération en génération et, partant de la mémoire de son aïeul, était arrivé jusqu'à lui»⁵². Puis, lorsque le jeune Aureliano s'installe et se met à travailler dans le bureau du défunt Melquiades qu'il n'a jamais rencontré: «il vit se découper sur la réverbération de la fenêtre le lugubre vieillard (...) comme la matérialisation d'un souvenir bien logé dans sa mémoire depuis bien avant sa naissance»⁵³. On retrouve ainsi une continuité entre les diverses générations dont les repères et les significations n'arrivent pas à un niveau de conscience, si ce n'est ceux du narrateur et du lecteur.

Cette mémoire héréditaire est liée non seulement à un destin familial, mais aussi à une condamnation. On retrouve de nouveau le thème de l'emprisonnement. En effet, selon Paoli, la mémoire familiale est «une mémoire qui subsiste, héréditaire et qui naît de la répétition des événements». Paoli parle alors d'un labyrinthe généalogique où les noms se répètent de façon obsessionnelle d'une génération à une autre et qui révèle un emprisonnement, une condamnation, un destin inéludable⁵⁴.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ E. Medina Ramos, «La muerte en las obras de Gabriel García Márquez», p. 179.

⁵⁰ G. Carillo, *La Narrativa de Gabriel García Márquez. Ensayos de interpretación*, p. 87. Traduction de : «José Arcadio, el fundador, lega y transmite aquella imagen mítica de Melquiades a todos sus descendientes».

⁵¹ G. García Márquez, *Cent ans de solitude*, p. 14.

⁵² *Ibid.*, p. 197.

⁵³ *Ibid.*, p. 375.

⁵⁴ R. Paoli, «Carnavalesco y tiempo cíclico en *Cien años de soledad*», p. 994.

Ainsi, Aureliano le Second reconnaît le village de Fernanda sans l'avoir jamais vu et sans que personne ne lui eût décrit⁵⁵, comme s'il était condamné à cela. Puis, un des nombreux fils du colonel Aureliano : «pénétra dans la maison avec la plus grande familiarité, comme s'il y avait été élevé, se dirigea directement vers un grand coffre situé dans la chambre d'Ursula et exigea : «Je veux la danseuse qui se remonte»⁵⁶, une danseuse à ressort apportée par Petro Crespi et dont personne ne se rappelait⁵⁷. Même Aureliano a «une rare faculté de se rappeler sans les avoir connus des faits et des sites très éloignés»⁵⁸. Le goût de manger de la terre de Rebecca est, quant à lui, associé à un «appétit ancestral»⁵⁹.

Par ailleurs, Cook explique que l'éducation même des Buendia est basée sur l'imagination plutôt que sur des faits. Cette connaissance «merveilleuse» est transmise de génération en génération, jusqu'à Aureliano Babilonia qui «As an adult, he possesses an encyclopedic knowledge of places where he has never traveled»⁶⁰. La mémoire de tous les Buendia est transmise de façon héréditaire à Aureliano Babilonia: «These memories are melded together in the mind of Aureliano Babilonia where they enable him to understand the text's meaning»⁶¹. En fait, «Les personnages ne peuvent se forger un destin parce que leur vie a déjà été prédéterminée»⁶². Selon Lozano, cela est déterminé par le fait que «Les Buendia sont incapables d'affronter la réalité»⁶³.

Une personne existe par sa mémoire, par ses souvenirs. Root explique que ceux-ci permettent de distinguer les différents personnages qui portent le même prénom⁶⁴. Par contre, la mémoire héréditaire rompt l'individualité de chacun. Chaque individu n'est qu'une répétition du précédent.

⁵⁵ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 221.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 163.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.*, p. 428.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 72-73.

⁶⁰ K. Cook, «Creating Eternity. The Coexistence of Time in *One Hundred Years of solitude*», p. 38.

⁶¹ *Ibid.*, p. 40.

⁶² M. Lozano, «El tiempo cíclico como la negación de la historia en *Cien años de soledad*», p. 46. Traduction : «los personajes no pueden forjarse un destino porque su vida ya ha sido predeterminada».

⁶³ *Ibid.*, p. 46. Traduction de : «los Buendía son incapaces de afrontar la realidad».

⁶⁴ J. Root, «Never Ending the Ending. Strategies of Narrative Time in *One Hundred Years of solitude*», p. 10.

Le passé enchaîne le présent à une destinée à laquelle il ne peut échapper. Comme l'exprime Doyle: «Memory recalls the past from a place in the present, hereditary memory moves the past into the present»⁶⁵. Le passé s'inscrit ainsi directement dans le présent, entraînant même des confusions entre les personnages. Ursula, par exemple, perd le sens de la réalité lorsque la troisième année de pluie confond les diverses générations de Buendia peut-être même au-delà de sa propre vie. Elle pleure ainsi la mort de Petronila Iguaran, son arrière-grand-mère, enterrée depuis plus d'un siècle⁶⁶.

D. LA SOLITUDE

La solitude est un thème fondamental dans *Cent ans de solitude*, et qui a déjà été longuement étudié par la critique littéraire. La solitude est liée à la mémoire et à l'oubli. Si la mémoire est héréditaire, la solitude l'est aussi et se transmet irrémédiablement d'une génération à l'autre chez les Buendia. Garcia Luque commente: «La solitude apparaît aussi comme une maladie héréditaire et incurable puisque les Buendia naissent «marqués par la variole de la solitude»⁶⁷. Cordero ajoute : «la solitude est héréditaire, elle se subit comme une malédiction qui ne peut être surmontée»⁶⁸.

Si les personnages se souviennent de faits vécus aussi par d'autres, il n'en est pas moins vrai qu'une certaine individualité persiste. Chacun des personnages vit sa propre réalité et ses propres souvenirs selon sa perception qui, parfois, se transforme au gré du temps qui passe. Si des amertumes, des haines sont exacerbées, d'autres s'atténuent. On voit alors apparaître le thème de la solitude. Herrera commente : «Il n'y a pas un seul personnage dans toute son oeuvre [Gabriel Garcia Marquez] qui n'est pas marqué, assailli ou pris d'une façon ou d'une autre par la solitude»⁶⁹.

⁶⁵ L. Doyle, «A Study of Time in Three Novels : *Under the Volcano*, *One Hundred Years of Solitude* and *Gravitys' Rainbow*», p. 80.

⁶⁶ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 345.

⁶⁷ L. Garcia Luque, «Tiempo y espacio en *Cien años de soledad*», p. 68. Traduction de : «La soledad aparece también como una enfermedad hereditaria e incurable ya que los Buendia nacen «marcados con la viruela de la soledad»».

⁶⁸ G. Cordero S. et V. Savoini O., *La Soledad como alienación en Cien años de soledad*, San José, p. 11. Traduction de : «la soledad es hereditaria, se sufre como una maldición que no puede ser superada».

⁶⁹ B. Herrera Montero, «La soledad y el tiempo en Gabriel García Márquez», p. 1. Traduction de : «No hay un sólo personaje en toda su obra que no esté marcado, asediado o tomado de una u otra manera por la soledad».

Cette solitude est exacerbée tout au long du roman par ces personnages qui se referment sur eux-mêmes, dans leur monde imaginaire et qui ne désirent pas être confrontés aux autres ou à la réalité. Ils se retirent dans une réécriture personnelle du passé, ce qui les isole du temps présent. Cette nostalgie : «only deepens the solitude of those who have suffered»⁷⁰. Par ailleurs, «One source of solitude is the characters' monumentalization of the past and their inability to separate it from the present»⁷¹. «Ces manifestations de la solitude se font plus intenses avec le passage du temps»⁷².

Lozano explique ainsi que «La solitude implique chez tous les personnages la paresse, l'inactivité, l'indifférence, l'incapacité de prendre contact avec la réalité, la non communication avec les autres êtres, c'est donc une vision négative, une conception tragique, vaincue de la vie»⁷³.

Selon Doyle, la solitude et un manque d'interaction⁷⁴ empêchent les tabous et les secrets de rester vivants dans l'état conscient des personnages (mais ils restent latents). La solitude favorise cette volonté de créer le passé voulu, de l'inventer à sa façon et d'alimenter cette interprétation et ce, sans confrontation extérieure. Elle favorise alors le mensonge et la volonté de cacher -et de se cacher- la vérité, de la déguiser. Elle empêche la communication de l'Histoire. Aureliano Babilonia et Amaranta Ursula ignorent le précédent, qui survient pourtant de nouveau, de la queue de cochon⁷⁵. Ils n'ont aucune réaction puisqu'ils ne peuvent établir aucun lien. Par contre, malgré la volonté d'Ursula d'effacer le tabou familial, l'inceste ne disparaît pas pour autant et traverse le temps.

On pourrait ainsi conclure que la solitude est une mort en soi. S'isoler, s'éloigner des autres entraîne l'oubli, et être oublié par l'autre, c'est ne plus exister. On retrouve aussi

⁷⁰ R. Baker, «Historical Time, Narrative Time, and the Ambiguities of Nostalgia in *Cien años de soledad*», p. 139.

⁷¹ W. Vardaman, «Nostalgia in *One Hundred Years of Solitude*», p. 9.

⁷² L. García Luque, «Tiempo y espacio en *Cien años de soledad*, p. 41. Traduction de : «Estas manifestaciones de la soledad van haciéndose más intensas con el transcurso del tiempo».

⁷³ M. Lozano, «El tiempo cíclico como la negación de la historia en *Cien años de soledad*», p. 51. Traduction de : «La soledad implica en todos los personajes la desidia, la inactividad, la indiferencia, la incapacidad de tomar contacto con la realidad, la incomunicación con los otros seres, es pues, una visión negativa, una concepción trágica, derrotista de la vida».

⁷⁴ L. Doyle, «A Study of Time in Three Novels : *Under the Volcano*, *One Hundred Years of Solitude* and *Gravities' Rainbow*», p. 72.

⁷⁵ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 432.

ce thème lors de la peste de l'insomnie: «Cet oubli produit par la peste de l'insomnie dans son état le plus aigu, pourrait se voir peut-être, comme l'état de solitude le plus absolu, semblable à celui que Melquiades affirme s'expérimenter dans la mort: un oubli cruel et irrévocable »⁷⁶. La solitude est liée à l'oubli, lui-même lié à la mort.

E. ACTIVITÉ ET INERTIE

Liés à cette volonté d'oublier certains évènements, mais aussi pour meubler les temps morts qui favorisent la remémoration, on retrouve, dans *Cent ans de solitude*, deux thèmes qui s'opposent, soit l'activité et l'inertie. En effet, la trop grande activité mène à l'oubli, comme on oublie par l'activité. Dès le début du roman, José Arcadio est complètement pris par ses expériences auxquelles il se livre avec passion. Il délaisse alors toutes les obligations domestiques, oublie jusqu'à l'existence de ses enfants⁷⁷ jusqu'à ce que son intérêt diminue. Lorsque sa passion des expériences renaît, il oublie de nouveau toute réalité et il «eût bientôt l'air d'un vagabond, négligé dans sa façon de se vêtir, avec une barbe hirsute»⁷⁸. À la mort de Remedios, c'est dans le travail qu'Aureliano tente d'oublier sa souffrance⁷⁹. C'est encore dans l'occupation qu'Aureliano se plonge pour oublier la guerre, dans une activité absurde, sans but, ni fin:

«lequel échangeait ses petits poissons contre des pièces d'or, puis transformait les pièces d'or en petits poissons, et ainsi de suite, si bien qu'il devait travailler davantage chaque fois qu'il vendait plus, afin de satisfaire à ce cercle vicieux particulièrement exaspérant. En vérité, ce n'était pas le commerce qui l'intéressait, mais le travail. Il avait tellement besoin de se concentrer (...) qu'il ne lui restait pas un seul espace vide à laisser remplir par les désillusions de la guerre.»⁸⁰

On retrouve ce «vice de faire pour mieux défaire»⁸¹ chez d'autres personnages dont Fernanda, Amaranta, José Arcadio le Second et Ursula⁸². Puis, comme Porter

⁷⁶ L. Garcia Luque, «Tiempo y espacio en *Cien años de soledad*, p. 35. Traduction de : «Este olvido producido por la peste del insomnio en su estado más agudo, podría verse quizás, como el estado de soledad más absoluto, semejante al que Melquiades afirma que se experimenta en la muerte: un olvido cruel e irrevocable».

⁷⁷ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, pp. 12-14.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 18.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 106.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 212.

⁸¹ *Ibid.*, p. 332.

⁸² *Ibid.*

l'indique, durant la peste de l'insomnie c'est le trop plein d'activité dû à l'absence de sommeil qui mène à l'oubli⁸³.

Par contre, l'oubli engendre un cercle vicieux. Il entraîne à son tour l'inactivité, une errance, car l'absence de signification entraîne l'absence de but et d'ambition. Puis, la nonchalance et l'inactivité des gens favorisent la «voracité de l'oubli»⁸⁴. Comme le remarque Garcia Luque, c'est le retour de la mémoire, qui amène les Macondiens à entreprendre de grands travaux de rénovation et à reconstruire la ville. Le retour des souvenirs, du passé, conduit les personnages à vouloir progresser vers le futur⁸⁵.

⁸³ L. Porter et L. Porter, «Relations with the Dead in *Cien años de soledad*», p. 123.

⁸⁴ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 363.

⁸⁵ L. Garcia Luque, «Tiempo y espacio en *Cien años de soledad*», p. 36.

CHAPITRE II : LA MORT

Cette dualité de la mémoire et de l'oubli comme construction de la temporalité est étroitement liée au thème même de la mort qui est omniprésent dans *Cent ans de solitude*. La mort, pour le narrateur, n'est pas une fin en soi, mais se définit plutôt comme un état ambigu entre la mémoire et l'oubli⁸⁶. En effet, la mort absolue consiste à ne plus être présent dans la mémoire des vivants. La vraie mort c'est l'oubli, car, nous l'avons déjà mentionné, être oublié, c'est la fin, c'est ne plus exister.

Les gens décédés, mais qui n'ont pas encore été oubliés, continuent d'exercer, dans *Cent ans de solitude*, une influence dans le monde des vivants, surtout dans leur famille, par les souvenirs qui subsistent dans la mémoire familiale. Ils ne sont donc pas totalement disparus. Même après les diverses étapes du deuil, «a family's dead continue to have an impact upon living after rituals have ended»⁸⁷.

A. LA MORT COMME DÉCLENCHEUR DE LA MÉMOIRE

La prise de conscience de la mort éminente déclenche le mécanisme de la mémoire. Le moment de mourir amène les personnages à se souvenir, à se rappeler. Dans *Cent ans de solitude* : «memories are associated not with duration but with death. The characters' most vivid memories are recounted as they realize that they are about to die»⁸⁸. Ces moments sont constants dans *Cent ans de solitude*, où l'approche de la mort et la possibilité d'une mort prochaine amènent les différents personnages à se rappeler. Le souvenir remémoré peut être lié au thème de la naissance, par exemple : «sur son lit d'agonie, Aureliano le Second devait se rappeler (...) où il fit irruption

⁸⁶ L. Porter et L. Porter, «Relations with the Dead in *Cien años de soledad*», p. 121.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 120.

⁸⁸ L. Parkinson-Zamora, «The myth of Apocalypse and Human Temporality», p. 53.

dans la chambre pour faire connaissance avec son premier fils»⁸⁹, mais aussi à celui des personnes aimées. Lors des deux heures précédents sa mort, Arcadio se rappelle des membres de sa famille:

«Il pensait à Ursula qui, à cette heure-là, sous le châtaignier, devait boire le café avec José Arcadio Buendía. Il pensait à sa fille de huit mois qui n'avait pas encore de prénom, et à son enfant qui allait naître en août. Il pensait à Sainte Sophie de la Piété qu'il avait laissée, la veille au soir, en train de saler un cerf pour le déjeuner du samedi, et il eut la nostalgie de ses cheveux ruisselants sur ses épaules et de ses cils qui avaient l'air de faux cils. Sans vaine sentimentalité, il pensait à tous les gens qu'il avait connus, dans une sorte de sévère règlements de comptes avec la vie, et commençait à comprendre combien il aimait en fait les êtres qu'il avait le plus haïs»⁹⁰.

Cette résurgence du passé entraîne un moment atemporel, un arrêt du temps. Puis, au moment même de mourir, le dos contre le mur du cimetière et les fusils pointés vers lui, les souvenirs l'assaillent de nouveau: Melquiades, Sainte Sophie de la Piété, Remedios, puis la terreur qui l'aura tourmenté toute sa vie, le souvenir obsessif⁹¹. Le colonel Aureliano, lorsqu'il se retrouve lui-même devant le peloton est lui-même assailli par des souvenirs de son enfance⁹².

Ce rappel du passé survient également au moment d'une mort soudaine, non planifiée. Ainsi, José Arcadio avant même de tomber raide mort le nez dans ses parchemins, les yeux grands ouverts, dit à Aureliano en «passant du coq à l'âne (...):

- Souviens-toi toujours qu'ils étaient plus de trois mille et qu'on les a précipités à la mer»⁹³.

Il fait allusion au souvenir qui l'aura hanté toute sa vie et qui aura entraîné sa solitude: le massacre. Selon Teja, un temps nouveau apparaît avec Aureliano, un temps figé, statique qui apparaît au moment même de la mort. Une contraction du temps qui résume sa vie est donnée par l'accumulation de souvenirs⁹⁴.

Le souvenir est si puissant qu'il persiste même dans la mort. En effet, le dernier Aureliano découvre José Arcadio : «flottant dans les miroirs odorants du bassin,

⁸⁹ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 194.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 131.

⁹¹ *Ibid.*

⁹² *Ibid.*, p. 139-140.

⁹³ *Ibid.*, p. 372.

⁹⁴ A. Teja, «El tiempo en *Cien años de soledad*», p. 31.

énorme, tuméfié, et songeant encore à Amaranta»⁹⁵. L'odeur de Remedios-la-belle «continuait à torturer les hommes par-delà la mort et jusqu'à ce que leurs os ne fussent plus que poussière»⁹⁶. On retrouve ainsi, une «réitération de ce qui est mort ou de ce qui a disparu dans la mémoire. Les désirs et les obsessions persistent chez les personnages après qu'ils aient disparu d'entre les êtres vivants»⁹⁷.

B. LA MÉMOIRE EMPÊCHE LA MORT

Mais cette réflexion va plus loin dans *Cent ans de solitude*, rompant encore une fois avec les barrières du réalisme. En effet, les morts continuent d'errer dans le monde des vivants sous la forme de fantômes et ce, tant qu'ils n'ont pas été totalement oubliés.

Prudencio Aguilar, l'homme assassiné par José Arcadio Buendia, le fondateur de Macondo, revient le hanter ainsi que Ursula. Il est lui-même associé à une obsession⁹⁸. Selon Cook, «Prudencio is more real (to José Arcadio) than is own wife»⁹⁹. En effet, Prudencio a une présence que l'on pourrait qualifier de physique:

«Ursula s'occupait de lui [José Arcadio Buendia], lui donnait à manger, lui apportait des nouvelles d'Aureliano. Mais, en réalité, le seul être avec qui il pouvait entrer en rapport depuis bien longtemps, c'était Prudencio Aguilar. Déjà presque réduit en poussière par la profonde décrépitude de la mort, Prudencio Aguilar venait deux fois par jour bavarder avec lui. (...) C'était Prudencio Aguilar qui lui faisait sa toilette, lui donnait à manger et lui apportait de merveilleuses nouvelles d'un inconnu nommé Aureliano».¹⁰⁰

Par ailleurs, la mort est une vie en soi qui possède sa propre linéarité, puisque les morts y vieillissent¹⁰¹. José Arcadio est étonné par le vieillissement des morts et non pas par l'apparition d'un mort entrant dans sa chambre. L'existence de cette «autre vie» n'est pas questionnée par les autres personnages: elle va de soi, elle devient habituelle. Prudencio Aguilar n'est certes pas une exception puisque:

⁹⁵ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 395.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 247.

⁹⁷ L. Madrid, «*Cien años de soledad. Deseo y repetición*», p. 99. Traduction de : «reiteración de lo muerto o lo perdido en la memoria. Los deseos y las obsesiones persisten en los personajes después de que han desaparecido de entre los seres vivos».

⁹⁸ E. Medina Ramos, «La muerte en las obras de Gabriel García Márquez», p. 170.

⁹⁹ K. Cook, «Creating Eternity. The Coexistence of Time in *One Hundred Years of Solitude*», p. 26.

¹⁰⁰ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 151.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 87.

«Il [Prudencio Aguilar] enquêtait sur lui [José Arcadio Buendía] auprès des morts de Riohacha, des morts en provenance de la Vallée de Upar, de ceux qui arrivaient du marigot, et nul ne lui donnait de ses nouvelles pour la bonne raison que Macondo était un village inconnu des morts, jusqu'au jour où Melquiades arriva qui signala sa position par un petit point noir sur les cartes bariolées de la mort».¹⁰²

L'action de se souvenir est si puissante qu'elle peut même ressusciter ceux qui sont décédés. Lorsque Rebecca se retire et s'isole dans sa maison pour trouver la paix dans le passé, les souvenirs «par une force d'une évocation implacable, finissaient par prendre forme et se promener comme des êtres humains à travers les chambres closes»¹⁰³. Le passé est aliénant dans *Cent ans de solitude*. Ursula vieillissante aussi est en contact avec les membres défunts de sa famille, par le souvenir qu'elle en a. Ils prennent forme et sont habités d'une présence presque physique. Par contre, les personnages qui développent de tels contacts, se referment, s'isolent dans un temps statique qui n'avance plus et deviennent alors peu à peu séniles. Suite à sa rencontre avec Prudencio Aguilar, José Arcadio se retire totalement de la réalité présente, ne parle plus que le latin, reste sous son arbre. Rebecca, quant à elle, vit dans le souvenir et n'est plus qu'un spectre du passé¹⁰⁴. En fait, «C'est le savant catalan qui reconnaît que vivre à l'intérieur des limites étroites et stériles du passé résultent en une espèce de mort causée par l'abandon de la réalité présente»¹⁰⁵.

C. L'OUBLI : UNE MORT EN SOI

Si la mort est profondément liée à la mémoire, l'oubli l'est aussi et ce, de diverses manières. En effet, l'oubli est une mort en soi et signifie la disparition d'une existence. C'est la raison pour laquelle Melquiades décide de guérir les Macondiens de la peste de l'insomnie. Il ne veut pas être oublié puisque cela signifie une autre solitude, ultime cette fois. Être oublié c'est mourir. Puis, l'oubli amène encore le retour de Melquiades, décédé très loin de Macondo. Cette solitude créée par l'oubli est insupportable.¹⁰⁶ Dans *Cent ans de solitude*, il est possible d'être encore vivant physiquement, mais

¹⁰² *Ibid.*, p. 88.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 169.

¹⁰⁴ *Ibid.*

¹⁰⁵ J. Jelinski, «García Márquez el memorioso», p. 31. Traduction de : «Es el sabio catalán quien reconoce que vivir dentro de los límites estrechos y estériles del pasado resulta en una especie de muerte causada por el abandono de la realidad presente».

¹⁰⁶ L. Garcia Luque, «Tiempo y espacio en *Cien años de soledad*», p. 35.

mort. Rebecca est une morte vivante. Enfermée dans sa maison devenue son cercueil, elle n'existe plus.¹⁰⁷ «Elle a cessé d'exister pour les autres comme pour elle. Dans la solitude, l'oubli était une forme de mort»¹⁰⁸. Elle recommence à vivre lorsqu'Aureliano le Triste entre dans sa résidence et la découvre par accident. En racontant sa rencontre chez les Buendía au cours du dîner, Rebecca recommence à exister pour le reste de la famille. Elle continue d'être aussi par l'obsession qu'Amaranta a conservée à son égard.

Sainte Sophie de la Piété, quant à elle, dans un sens, n'existe pas, car elle est constamment oubliée par les autres, même par ceux qu'elle a élevés: «qui se rappelaient à peine qu'ils étaient ses propres enfants et petits-enfants»¹⁰⁹. En fait, elle n'existe que parce que Petra Cotes, qu'elle n'a même jamais vue, se souvient d'elle¹¹⁰. Telle une petite fourmi discrète, Sainte Sophie de la Piété s'occupe de la maison sans que personne ne s'en aperçoive vraiment. Puis, lors de son départ, après quelques balbutiements, la vie reprend son cours. Elle aura passé inaperçue.

Macondo abandonné, «oublié jusque par les oiseaux»¹¹¹ annonce la disparition, la destruction du village. «To be truly dead, in *One Year of Solitude*, is to have faded from the minds of the living and to be forgotten»¹¹². Ne pas se souvenir, perdre la mémoire annonce aussi la mort. Sans passé, l'humain n'est rien, du moins n'a aucun futur possible : «The Macondons must maintain some connection to the past through memory; it is this vital link to the past that gives the strenght to look to the future»¹¹³. Ainsi, le colonel meurt quand il ne se rappelle plus¹¹⁴.

Lorsque José Arcadio oublie, on sait qu'il meurt : «Sa solitude est telle que lorsqu'il meure, on ne perçoit pas une différence majeure entre sa vie de fou ligoté au

¹⁰⁷ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 144.

¹⁰⁸ E. Medina Ramos, «La muerte en las obras de Gabriel García Márquez», p. 197. Traduction de : «Dejó de existir para los demás como para si misma. En la soledad era el olvido una forma de muerte».

¹⁰⁹ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 376.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 377.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 424.

¹¹² L. Porter et L. Porter, «Relations with the Dead in *Cien años de soledad*», p. 122.

¹¹³ J. Root, «Never Ending the Ending. Strategies of Narrative Time in *One Hundred Years of solitude*», p. 8.

¹¹⁴ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 282.

châtaignier et sa vie solitaire spectrale»¹¹⁵. Personne ne partage sa vision du temps, il s'isole et tranquillement est oublié par les autres. Sa mort passe elle aussi inaperçue. Il faudra le retour de Cataure, «dont on n'avait plus jamais eu de nouvelles»¹¹⁶ pour : «l'enterrement du roi»¹¹⁷ pour réaliser son décès: «Ils pénétrèrent alors dans la chambre de José Arcadio Buendia, le secouèrent de toutes leurs forces, lui crièrent dans les oreilles, lui mirent une glace devant les narines, mais ne parvinrent pas à le réveiller»¹¹⁸. Du moment qu'Aureliano a tué les souvenirs, la nostalgie qui s'y rattache, il meurt¹¹⁹. Comme Root l'indique: «death is the only truly authentic and motivating experience, the one towards which all memories lead and, at the same time, the experience from which most memories issue»¹²⁰.

D. LA MORT : UNE LIBÉRATION

La mort est aussi liée à l'obtention de l'ultime vérité, de la découverte de son identité, de son existence, ce qui signifie une libération : «Aureliano Babilonia is in the process of being mentally and emotionally liberated from the past»¹²¹. En effet, ce moment qui correspond au déchiffrement des parchemins signifie aussi la fin, l'Apocalypse: en effet, Aureliano Babilonia sait qu'il va mourir : «avant d'arriver au vers final, il avait déjà compris qu'il ne sortirait jamais de cette chambre»¹²².

¹¹⁵ L. García Luque, «Tiempo y espacio en *Cien años de soledad*, p. 43. Traduction de : «Es tal su soledad que cuando muere no se advierte mayor diferencia entre su vida de locura amarrado al castaño y su solitaria vida espectral».

¹¹⁶ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 151.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 152.

¹¹⁸ *Ibid.*

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 282.

¹²⁰ J. Root, «Never Ending the Ending. Strategies of Narrative Time in *One Hundred Years of solitude*», p. 11.

¹²¹ C. Halka, «*One Hundred Years of Solitude*. The Beginning and End of the Novel», p. 47.

¹²² G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 437.

CHAPITRE III : MÉMOIRE COLLECTIVE ET INDIVIDUELLE

Cette dualité entre la mémoire et l'oubli construit le passé des personnages et façonne leur Histoire ainsi que leur identité individuelle et collective.

A. L'HISTOIRE

L'Histoire est une mémoire en soi, mais qui peut être oubliée. Comme l'explique Teja, l'Histoire même d'une culture peut être perdue. Ainsi, dans *Cent ans de solitude*, si elle est effacée par des catastrophes naturelles, comme le déluge, elle est surtout perdue par la faute des autorités qui taisent la vérité, et qui la remplacent par une vérité fictive¹²³. Palencia-Roth aussi croit que la mémoire est directement liée à l'Histoire¹²⁴. Ainsi, selon lui, l'épisode du massacre montre comment l'Histoire peut être falsifiée lorsque la mémoire individuelle et collective est manipulée¹²⁵. La vérité historique est alors effacée. On ne parle plus ici de la mémoire d'une personne, mais d'un groupe, d'une culture, d'une société, d'un peuple, de l'humanité, qui est faussée.

L'Histoire se transmet essentiellement oralement dans *Cent ans de solitude*. Le passé n'est donc pas objectif, linéaire, vrai, mais est plutôt formé d'une conjonction de diverses anecdotes: «Il ne s'agit pas (...) d'un passé historique (...) sinon d'un passé mythique, duquel on se rappelle principalement de l'aspect anecdotique et intrascendant. Ce qui compte du passé ce n'est pas son histoire mais sa mythologie»¹²⁶. La vérité de l'Histoire devient de plus en plus inatteignable.

¹²³ A. Teja, «El tiempo en *Cien años de soledad*», p. 35.

¹²⁴ M. Palencia-Roth, «The Art of Memory in García Márquez and Vargas Llosas», p. 355.

¹²⁵ *Ibid.*

¹²⁶ B. Herrera Montero, «La soledad y el tiempo en Gabriel García Márquez», p. 7. Traduction de : «no se trata (...) de un pasado histórico (...) sino de un pasado mítico, del cual se recuerda principalmente el aspecto anecdótico e intrascendente. Lo que pesa del pasado no es su historia pero su mitología».

L'Histoire est condamnée à être basée sur l'imagination et non pas sur des faits. La construction imaginaire prend le pas sur la réalité qui est alors niée. On ne croit plus à la vérité. Le passé ne devient alors qu'une instance inconstante, changeante, qui se métamorphose constamment. Ainsi, «le passé n'était que mensonge, que la mémoire ne comportait pas de chemins de retour, que tout printemps révolu était irrécupérable et que l'amour le plus fou, le plus persistant, n'était de tout manière qu'une vérité de passade»¹²⁷. Absurdement, celui qui sait (Aureliano), est considéré comme fou par les autres. C'est sa parole contre la «vérité» établie par le pouvoir, par ce qui est enseigné aux enfants, par ce qui deviendra la nouvelle réalité. En effet, même si elle s'oppose à la fausse vérité véhiculée par les autorités et par les textes scolaires: «nombre d'années plus tard, chacun devait penser que la version qu'il racontait était le produit d'une hallucination, car elle était diamétralement opposé à la fausse version que les historiens avaient admise et consacrée dans les textes scolaires»¹²⁸. «La fiction non seulement admet l'incroyable sinon qu'en plus de rejeter le véridique, renie l'authentique par autodéfense, même si elle doit finalement l'incorporer dans la matière de ses jours, dans le raconto pour un avenir»¹²⁹.

Cook indique que la mémoire des personnages crée l'histoire et la transmet aux lecteurs. Ce sont les souvenirs qui construisent l'histoire. «Through these memories, the reader is given a chronological detailing of the village, its people, and particularly, the Buendía»¹³⁰. Selon lui, Ursula est le centre de cette mémoire, elle est l'Histoire¹³¹. Par ailleurs, «The memories of Ursula maintain the family history and provide insights on individual characters for the reader. Her memories, like the colonel's, are needed to inform the reader of Buendía history. This background is necessary because the narrator does not tell the story in a straight chronological narrative»¹³². Ce personnage qui se souvient de tout, ce personnage-mémoire est nécessaire à une linéarité temporelle qui persiste toutefois dans la simultanéité des temps dans *Cent ans de solitude* : «Thus, the creation of an historical memory solves the dilemma of time

¹²⁷ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 423.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 367.

¹²⁹ Elvira Match de Vera, «Cien años de soledad. Crónica del futuro para un tiempo recobrado», p. 229. Traduction de : «La ficción no sólo admite lo increíble sino que además rechaza lo verdadero, reniega lo auténtico por autodéfensa, aunque deba a la postre incorporarlo en la materia de sus días, en el raconto para un porvenir».

¹³⁰ K. Cook, «Creating Eternity. The Coexistence of Time in *One Hundred Years of solitude*», p. 41.

¹³¹ *Ibid.*, pp. 42-43.

¹³² *Ibid.*, p. 44.

created when all events occur simultaneously in the novel»¹³³. Puis, comme ajoute Taylor : «Macondo's failure to create a history and to develop a consciousness of the meaning of the past can be seen as the most profound significance of the concept of *One Hundred Years of Solitude* a period long enough to have already precluded, by Aureliano's time, the possibility of historically reconstructing the past»¹³⁴.

B. L'IDENTITÉ

Ce qui est particulièrement dramatique dans cette perception faussée de l'Histoire, où la vérité reste inaccessible aux personnages par la subjectivité de la mémoire qui la transmet, mais aussi par la transformation volontaire du passé par les autorités mêmes, c'est que de l'Histoire, du passé, dépend l'identité. En d'autres mots, l'identité est étroitement liée à la mémoire¹³⁵. De ce fait même, l'oubli entraîne l'altérité même des individus, d'une société, d'une culture.

Dans *Cent ans de solitude*, est présente l'idée que la connaissance du passé entraîne la compréhension du présent, la possibilité d'un présent significatif. Par contre, celle-ci échappe sans cesse aux personnages malgré le fait que les générations mâles tentent de l'élucider par le déchiffrement des manuscrits de Melquiades et ce, jusqu'à la toute fin, lors de la révélation finale.

Cette relation entre le passé remémoré et l'identité est illustrée à maintes reprises dans le roman. Ainsi, le fait que les Macondiens oublient la signification des choses, de leur origine est constamment répété. Ils sont présents, ils posent des actions, mais sans en savoir la raison. Les habitants ne se souviennent plus qui ont planté les arbres de Macondo, ils oublient également quelle est la famille fondatrice de Macondo et la raison de cette fondation. Il y a perte de l'origine¹³⁶. Les faits passés et leur conséquences perdurent dans le présent, mais les gestes posés le sont par habitude, sans plus. Les individus ne savent plus la raison de leurs gestes. Il y a perte de signification. Par exemple, les coqs de combat continuent d'être les seuls animaux

¹³³ *ibid.*

¹³⁴ A. Taylor, «*Cien años de soledad*: History and The Novel», p. 110.

¹³⁵ L. Madrid, «*Cien años de soledad*. Deseo y repetición», p. 95.

¹³⁶ G. García Márquez, *Cent ans de solitude*, p. 404.

interdits à Macondo¹³⁷, mais les habitants ne se rappellent pas le précédent relié à cette interdiction. De plus, l'oubli, l'ignorance de l'Histoire, des événements peuvent mener à la mort. C'est parce que les descendants ne savent pas l'Histoire de la famille et qu'il a ainsi été oublié, qu'Aureliano l'Amoureux meurt abattu par deux auxiliaires de la police. En effet, José Arcadio et Aureliano Babilonia ne se souviennent pas de lui, le prennent pour un vagabond et le jettent dans la rue, signe de son arrêt de mort¹³⁸.

En fait, plus la généalogie des Buendia évolue, plus la perte de l'origine s'accroît. Entre les unions légitimes et celles qui ne le sont pas, des enfants naissent dans l'ignorance de leurs liens familiaux. Ainsi, José Arcadio ne saura jamais qui est sa véritable mère: «elle [Ursula] fit admettre qu'on cacherait à l'enfant sa véritable identité»¹³⁹, puis : «Même ignorait et ignore toujours que cette pythonisse centenaire [Pilar Ternera] n'était autre que son arrière-grand-mère»¹⁴⁰. Ils ne savent pas la vérité de leurs origines, ce qui favorise le thème de l'inceste, donc la perpétuation du tabou familial.

Cette perte de mémoire, de signification du passé entraîne tour à tour la surprise ou l'indifférence. Ainsi, «à l'arrivée du premier et dernier bateau à jamais accoster au village»¹⁴¹, les Macondiens ont: «des yeux chavirés d'incrédulité»¹⁴², car ils : «ne se souvenaient déjà plus des colossales entreprises de José Arcadio Buendia»¹⁴³. Par contre, lorsque Aureliano sort finalement de la maison familiale pour se rendre à la librairie: «Rien de ce qu'il vit en chemin ne l'intéressa, peut-être parce qu'il manquait de souvenirs pour faire des rapprochements»¹⁴⁴.

L'oubli peut aussi entraîner des peurs irrationnelles, car non comprises. José Arcadio :

«était terrorisé par tout ce qui l'entourait et avait été préparé à prendre peur de tout ce qu'il pourrait rencontrer dans la vie: les femmes de la rue, qui abîmaient le sang; les femmes d'intérieur, qui accouchaient d'enfants à queue de cochon; les coqs de combat, qui provoquaient des morts d'hommes et des remords de conscience pour

¹³⁷ *Ibid.*, p. 16.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 394.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 46.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 304.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 207.

¹⁴² *Ibid.*

¹⁴³ *Ibid.*

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 385.

le restant de sa vie; les armes à feu qui, rien que d'y toucher, vous condamnaient à vingt ans de guerre, les entreprises déraisonnables qui ne conduisaient qu'aux lendemains amers et à la folie; et tout, finalement, tout ce que Dieu avait créé dans son infinie bonté et que le diable avait perverti»¹⁴⁵.

Tous ces évènements fomentent l'identité de José Arcadio qui ne détient pourtant pas la clé qui mène à leur compréhension. Pour comprendre, il faut se souvenir. Celui qui se souvient, peut établir des relations, atteindre un niveau de conscience de son environnement.

Le thème de l'identité relié à cette dualité entre la mémoire et l'oubli est particulièrement présent lors de l'épisode de la peste de l'insomnie. Cette maladie, qui a comme symptôme l'oubli, est premièrement annoncée avec l'arrivée des deux autochtones «Visitacion, une Indienne guajira qui était venue au village accompagnée d'un frère, fuyant une peste de l'insomnie qui frappait sa tribu depuis plusieurs années»¹⁴⁶. Cela n'est certainement pas le fruit du hasard et fait référence à la colonisation qui fut la cause de la disparition et de la perte identitaire des peuples autochtones.

Elle est aussi liée à la soudaine modernisation de Macondo. Dans *Cent ans de solitude*, non seulement la modernisation transforme une société : «Macondo était métamorphosé. (...) le hameau nu et sauvage eut vite fait de se changer en un village plein d'activité (...)»¹⁴⁷, mais efface l'origine, crée l'oubli par l'accélération du temps qu'elle produit, par la croissance d'activité.

L'arrivée de Rebecca, orpheline de parents des Buendia: «mais ni José Arcadio Buendía ni Ursula ne se rappelaient d'avoir eu des parents ainsi nommés, et ni l'un ni l'autre ne connaissaient personne du nom de l'expéditeur, et encore moins la ville de Manaure»¹⁴⁸, sans identité, annonce aussi la peste de l'insomnie.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 388.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 46.

¹⁴⁷ *Ibid.*

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 50.

L'épisode de la peste de l'insomnie se rattache à une réflexion sur l'oubli et sur l'identité. En effet, elle amène une perte de la mémoire: «au fur et à mesure que le malade s'habitue à son état de veille, commencent à s'effacer de son esprit les souvenirs d'enfance, puis le nom et la notion de chaque chose, et pour finir l'identité des gens, et même la conscience de sa propre existence, jusqu'à sombrer dans une espèce d'idiotie sans passé»¹⁴⁹.

En fait, l'épisode de la peste de l'insomnie:

«suggère, symboliquement, qu'il est nécessaire de reconnaître la réalité du passé pour éviter que l'existence se définisse par des réalités politiques, culturelles, et économiques illusoires. Le procédé de se rappeler, d'amplifier la faculté de la mémoire dans son sens le plus ample, se définit en termes de la modification progressiste que le passé exerce sur le présent. Les habitants de Macondo, à perdre la mémoire de leurs origines, sont en danger d'effacer leur identité et de se noyer dans une espèce d'idiotie sans passé»¹⁵⁰.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 53.

¹⁵⁰ J. Jelinski, «García Márquez el memorioso», p. 32. Traduction de : «sugiere, simbólicamente, que es necesario reconocer la realidad del pasado para evitar que la existencia se defina por realidades políticas, culturales, y económicas ilusorias. El proceso de recordar, de emplear la facultad de la memoria en su sentido más amplio, se define en términos de la modificación progresiva que el pasado ejerce sobre el presente. Los habitantes de Macondo, al perder la memoria de sus orígenes, están en peligro de borrar su identidad y hundirse en una especie de idiotez sin pasado».

CHAPITRE IV : LA MÉMOIRE : TRANSFORMATION DU PASSÉ

Cette préoccupation pour l'Histoire comme mémoire d'une société et pour la notion d'identité se rattache à une transformation consciente et inconsciente du passé remémoré. On retrouve alors le thème même de l'écriture, omniprésent dans *Cent ans de solitude* où il est profondément lié aux procédés de la mémoire et de l'oubli. Par ailleurs, quant à cette modification du passé, le sommeil acquiert une grande importance. Il peut alors y avoir confrontation entre le passé changé et la réalité même des événements.

A. L'ÉCRITURE

Pour résister à l'oubli, l'écriture est le premier outil utilisé. Ainsi, lors de la Peste de l'insomnie, elle devient «la formule grâce à laquelle ils [les Macondiens] allaient se défendre pendant des mois contre les pertes de mémoire¹⁵¹. En effet, pour ne pas oublier le nom des choses, José Arcadio écrit sur chacune d'elles leur nom : «il marqua chaque chose de son nom: *vache, bouc, cochon, poule, manioc, malanga, bananier*»¹⁵². Puis lorsque les habitants oublient l'usage des objets en question, il ajoute leur utilité: «L'écriveau qu'il suspendit au garrot de la vache fut un modèle de la manière dont les gens entendaient lutter contre l'oubli: *Voici la vache, il faut la traire tous les matins pour qu'elle produise du lait et le lait, il faut le faire bouillir pour le mélanger avec du café et obtenir du café au lait*»¹⁵³. Puis, c'est ensuite une machine de la mémoire qu'il veut inventer, qu'il imagine comme «une sorte de dictionnaire»¹⁵⁴ pour laquelle il ira jusqu'à en rédiger «quatorze mille fiches»¹⁵⁵. Lors de la peste de l'insomnie, l'écriture permet de conserver la mémoire «Only through

¹⁵¹ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 55.

¹⁵² *Ibid.*, p. 56.

¹⁵³ *Ibid.*

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 57.

¹⁵⁵ *Ibid.*

language were the villagers of Macondo able to preserve their knowledge»¹⁵⁶. En fait, la mémoire et le langage permettent la présence d'une réalité concrète. «In giving things names, they also gave them reality; (...) anything which may be forgotten by man may lose its existence and, perhaps, its reality»¹⁵⁷. L'écriture, le langage, se rattachent directement à l'identité par la mémoire, car «the insomnia plague not only threatens the memories of the inhabitants of Macondo but their existence as well»¹⁵⁸. L'écriture permet au passé de subsister plus longtemps dans le présent, ce qui empêche l'oubli immédiat.

En fait, *Cent ans de solitude* est en elle-même l'écriture d'une vérité, transmise par le narrateur (objet de la quête de la plupart des mâles de la famille Buendia), et inaccessible aux personnages. Ceux-ci tentent de déchiffrer les parchemins de Melquiades détenteurs de cette vérité. En fait, le passé est écrit, mais ne peut être lu et lorsqu'il l'est, il n'est pas crédible, comme nous l'avons souligné plus haut. Comme Carillo explique, la fonction de Melquiades «consiste à agir comme un type de mémoire. Un personnage qui réside à fois à l'intérieur et à l'extérieur du temps»¹⁵⁹. En effet, ses parchemins sont finalement la prophétie de ce qui s'est passé. Ils détiennent une vérité qui sera finalement révélé au dernier de la famille, Aureliano Babilonia, avant la destruction finale, l'Apocalypse. Porter commente, «A perfect memory in written form brings end to the novel. (...) He and his parchments alike represent knowledge timelessly preserved in memory»¹⁶⁰.

Ainsi, les sources écrites peuvent parfois se révéler détentrices de la vérité. Ce sont les parchemins de Melquiades qui en sont détenteurs: «C'était l'histoire de la famille, rédigée par Melquiades jusque dans ses détails les plus quotidiens»¹⁶¹. Un autre exemple serait de mentionner : «la volumineuse missive dans laquelle Fernanda avait soulagé son cœur des innombrables vérités qu'elle lui avaient cachées»¹⁶² qui va renseigner José Arcadio sur de nombreux faits.

¹⁵⁶ K. Cook, «Creating Eternity. The Coexistence of Time in *One Hundred Years of Solitude*», p. 5.

¹⁵⁷ L. Stevens et G. Vela, «Jungle Gothic: Science, Myth and Reality», p. 264.

¹⁵⁸ K. Cook, «Creating Eternity. The Coexistence of Time in *One Hundred Years of Solitude*», p. 5.

¹⁵⁹ G. Carillo, *La narrativa de Gabriel García Márquez. Ensayos de interpretación*, p. 73. Traduction de : «consiste en actuar como una especie de memoria. Un personaje quien reside a la vez dentro y fuera del tiempo», p. 5.

¹⁶⁰ L. Porter et L. Porter, «Relations with the Dead in *Cien años de soledad*», p. 124.

¹⁶¹ G. García Márquez, *Cent ans de solitude*, p. 436.

¹⁶² *Ibid.*, p. 384.

L'écriture est par contre dangereuse, car elle peut véhiculer des faussetés qui deviennent alors la nouvelle vérité et réalité des individus. Cela amène alors les personnages à vivre dans un monde basé sur des mensonges. En fait, dans *Cent ans de solitude*, les sources écrites se révèlent généralement fausses. Ainsi:

«Longtemps prévalut cette idée que Macondo était situé sur une presqu'île, d'après la carte tout à fait arbitraire que dessina José Arcadio Buendía au retour de son expédition. Il en traça les lignes avec fureur, exagérant en toute mauvaise foi les difficultés des communications, comme pour se punir lui-même d'avoir choisi avec un total manque de bon sens l'emplacement du village»¹⁶³,

le docteur du village, Alirio Noguera détient «un diplôme de l'Université de Leipzig qu'il avait falsifié lui-même»¹⁶⁴, puis, la correspondance entre Fernanda et ses enfants aussi est faussée: elle se crée une autre vie, une autre réalité: «Dans les missives détaillées qu'elle leur envoyait tous les quinze jours, il n'y avait pas une ligne de vérité»¹⁶⁵.

L'écriture devient alors problématique, car elle véhicule une histoire mensongère: «official history books, newspapers and radio stations have disseminated a false version which everyone else comes to accept»¹⁶⁶. En effet, «La lutte contre l'oubli ou la disparition compte avec un allié de peu de confiance: le texte et l'action d'écrire sont synonymes de mort (...) l'opération de lire se transforme à la fois en un acte de suppression»¹⁶⁷. Cela entraîne un cercle vicieux, car dans *Cent ans de solitude*, le futur se fond dans le passé. Puisque le passé repose sur de fausses bases, le futur ne peut être tangible. Comme l'indique Jelinski, l'utopie du futur continue d'être la nostalgie du passé et cette façon de vivre continuellement dans le passé implique nécessairement la mort¹⁶⁸. La vie ne repose plus sur des bases réelles, mais sur des faussetés, sur un imaginaire. Il n'y a plus de réalité.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 21.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 109.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 272.

¹⁶⁶ C. Halka, «One Hundred Years of Solitude. The Beginning and End of the Novel», p. 48.

¹⁶⁷ E. O'Hara, «La escritura y sus afrentas. Recuerdo y olvido», p. 116. Traduction de : «la lucha contra el olvido o la desaparición cuenta con un aliado de poca confianza: el texto y la acción de escribir son sinónimos de muerte (...) la operación de leer se convierte a la vez en acto de supresión».

¹⁶⁸ J. Jelinski, «Memory and the Remembered Structure of *Cien años de soledad*», p. 331.

Cette irréalité de l'existence est renforcée par la littérature orale, les récits de voyages et les histoires racontés aux habitants de Macondo et aux jeunes générations qui la fomentent. On conte beaucoup à Macondo. Selon Madrid, «ils se racontent des histoires pour ne pas mourir»¹⁶⁹. En effet, écrire, ou même raconter c'est être conscient de l'oubli, donc de sa propre disparition. Mais c'est aussi donner une tangibilité à l'existence. Lorsque José Arcadio revient à Macondo, et lorsque sa mère Ursula réussit à le faire asseoir à table, c'est pour qu'il raconte ses aventures. Et Ursula: «pleurait comme si elle était en train de lire toutes les lettres qui n'arrivèrent jamais à destination et où José Arcadio relatait ses exploits et ses mésaventures»¹⁷⁰. Puis la vieille Pilar Ternera: «Assise dans son fauteuil à rotin, elle évoquait le passé, reconstituait la grandeur et l'infortune de la famille et la splendeur de Macondo réduite à néant»¹⁷¹. C'est elle que choisit d'aller écouter le dernier Aureliano «dans l'intention de se soulager avec des mots»¹⁷². Par contre, ces histoires qui font partie de l'imaginaire du village et qui sont empreintes d'irréalité ne transmettent pas une tangibilité. Ainsi, ce n'est que lorsque le colonel Aureliano voit de ses propres yeux le galion, qu'il est «convaincu désormais que cette histoire n'était pas un produit de son imagination de son père»¹⁷³.

En fait, le thème de l'écriture est présent en tant qu'élément matériel et en tant qu'oralité, mais on retrouve le thème de la réécriture du passé comme processus mental dont la mémoire et l'oubli sont aussi les outils. En fait, on assiste à une réécriture constante du passé: «Recall is just such a creative process»¹⁷⁴ au lieu de s'en servir: «as a prophet of the future»¹⁷⁵ et d'en tirer des enseignements. On assiste alors à la création d'un passé. «Au début, Fernanda ne parlait jamais des siens mais, avec le temps, elle se mit à idéaliser son père. Elle parlait de lui à table comme un être exceptionnel qui avait renoncé à toute forme de vanité et était en train de devenir un saint»¹⁷⁶. Fernanda peu à peu se retrouve victime de cette idéalisation de son enfance, époque considérée comme idyllique et qui devient la scène de jeu de l'imagination. Dans *Cent ans de solitude*, les personnages sont conscients que le présent vécu sera un

¹⁶⁹ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 105.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 102.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 415.

¹⁷² *Ibid.*, p. 315.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 20.

¹⁷⁴ J. Jelinski, «Memory and the Remembered Structure of *Cien años de soledad*», p. 330.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 332.

¹⁷⁶ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 226.

jour le passé d'un futur et ce, au moment même où ils le vivent. On voit ainsi apparaître le thème de la photographie pour imprégner le futur du présent vécu. Par exemple, Ursula refuse que l'on prenne un daguerréotype d'elle-même, car elle ne veut pas «demeurer la risée de ses petits-enfants»¹⁷⁷. On veut projeter dans le futur une image de soi-même. Il s'agit ainsi de réécrire le présent comme le passé d'un futur prochain. Le passé est construit avec subjectivité: «The story of Macondo is once told from the standpoint of a totalizing remembrance and perpetually transformed as though from within by the transformative powers of remembrance»¹⁷⁸.

B. LE SOMMEIL

En étroite relation avec la mémoire et l'oubli, le sommeil apparaît de façon constante dans cette œuvre de Garcia Marquez. Évidemment, on retrouve ce thème dans l'épisode de la peste de l'insomnie. Celle-ci empêche de dormir, mais crée l'oubli.

Par contre, le thème du sommeil est d'abord basé sur l'univers onirique. Les rêves et les cauchemars deviennent réels pour les personnages et se confondent avec la réalité. En effet, pour les différents personnages, ce monde «imaginaire» associé au passé remémoré devient aussi réel que la réalité même du présent. Les deux dimensions temporelles -passé et présent-, ainsi que l'opposition entre la réalité et le rêve coexistent dans un même niveau.

Lorsqu'elle se souvient de son passé, Rebecca «eut l'impression de se rappeler un rêve»¹⁷⁹. On ne pense à la guerre que comme un «absurde cauchemar du passé»¹⁸⁰.

Ainsi, lorsque Francis Drake et ses corsaires attaque Riohacha, l'arrière grand-mère est tellement effrayée qu'elle «perdit la tête et s'assit en plein sur un fourneau allumé»¹⁸¹. Cet évènement lui restera en mémoire toute sa vie, empêchant son sommeil: «L'aube la [l'arrière grand-mère d'Ursula] surprenait dans le patio, n'osant dormir car elle rêvait que les Anglais rentraient par la fenêtre de sa chambre avec leurs chiens féroces pour

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 59.

¹⁷⁸ R. Baker, «Historical Time, Narrative Time, and the Ambiguities of Nostalgia in *Cien años de soledad*», p. 140.

¹⁷⁹ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 85.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 158.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 27.

l'attaque, et la soumettaient à de honteux supplices à l'aide de fers portés au rouge»¹⁸². Elle ne pourra dormir que lorsque son mari édifiera: «pour sa femme une chambre sans fenêtres afin que les pirates de ses cauchemars ne pussent y pénétrer»¹⁸³. Le rêve rejoint ainsi la réalité.

Les personnages rêvent éveillés à des événements passés, liés à l'amour et aux passions charnelles. Aureliano, qui vient d'avoir une relation sexuelle, ne peut «fermer l'œil de la nuit en pensant à la jeune fille avec un mélange de désir et de pitié»¹⁸⁴. José Arcadio, quant à lui, suite à des nuits torrides avec Pilar Ternera: «tombant de sommeil, il jouissait en secret des souvenirs de la nuit précédente»¹⁸⁵. Puis, un autre José Arcadio rêve constamment éveillé de façon concupiscente à Amaranta¹⁸⁶. Ce sont des rêves associés à des souvenirs qui se partagent, car bientôt son frère à qui il raconte ses aventures «allait jusqu'à éprouver la souffrance et le plaisir de son frère, et se sentait rempli de crainte et de bonheur à la fois (...) si bien que l'un et l'autre ne tardèrent pas à souffrir de la même apathie»¹⁸⁷.

Le sommeil est difficile à trouver lorsqu'on est tourmenté par sa conscience. José Arcadio Buendia ne trouve pas le sommeil, rongé par le souvenir obsédant qu'il a de Prudencio Aguilar qu'il a assassiné¹⁸⁸. Puis le passé apparaît tel un rêve à Rebecca qui se souvient alors de son arrivée à Macondo, mais surtout de la sacoche aux ossements de ses parents restés sans sépulture¹⁸⁹.

Chez plusieurs personnages, le fait que l'imaginaire du passé et du rêve prenne le pas sur le présent et la réalité atteint d'énormes proportions. Aureliano se souvient ainsi d'un rêve dans un autre rêve et non plus dans la réalité même :

«Dans ce même rêve, il se rappela qu'il avait rêvé la même chose la nuit précédente et au cours de nombreuses nuits de ces dernières années, et il sut que cette image se trouverait effacée de sa mémoire dès son réveil, car le rêve, dans sa récurrence, avait cette particularité qu'on en pouvait pas s'en souvenir qu'à l'intérieur d'un autre rêve. (...)»

¹⁸² *Ibid.*

¹⁸³ *Ibid.*

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 62.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 36.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 387.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 38.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 30-31.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 85.

le colonel Aureliano Buendia se réveilla avec l'impression qu'il s'était assoupi malgré lui, pendant quelques brèves secondes, et n'avait pas eu le temps de rêver à rien»¹⁹⁰.

De même, lorsque les parents des victimes du massacre vont «envahir le bureau de l'état-major en quête de nouvelles»¹⁹¹ on associe immédiatement les événements passés au rêve: «Vous avez sûrement rêvé, disaient les officiers avec insistance»¹⁹². Puis, «nombre d'années plus tard, (...) chacun devait penser que la version qu'il [Aureliano] racontait était le produit d'une hallucination, car elle était diamétralement opposée à la fausse version que les historiens avaient admise et consacrée dans les textes scolaires»¹⁹³. Les événements sont alors associés «au cauchemar du train chargé de morts qui roulait vers la mer»¹⁹⁴. Aureliano tente de raconter sa version: «chacun devait penser que la version qu'il racontait était le produit d'une hallucination»¹⁹⁵. Associée aux rêves, aux cauchemars comme réminiscence du passé remémoré, on retrouve le thème de la folie. Il n'y a plus de certitude. La réalité s'estompe.

C. CONFRONTATION ENTRE LE PASSÉ REMÉMORÉ TRANSFORMÉ ET LA RÉALITÉ

Cette façon de réinventer le passé, de le reconstruire, de le réécrire par le biais de la mémoire individuelle, puis collective, ne transforme pas pour autant la réalité même des faits, des actions posées qui reste latente. Si les souvenirs consistent en un passé figé, des images statiques qui transcendent le temps, mais interprétées subjectivement par l'individu qui se souvient, il n'en est pas moins que parfois ces perceptions du passé modifiées se retrouvent confrontées à la réalité même des faits prenant place dans un temps linéaire.

Les personnages qui refusent cette réalité, préférant leur propre vision, peuvent s'isoler du temps linéaire. Ils vivent alors dans un passé atemporel dans lequel le temps ne s'écoule plus. Pilar Ternera a renoncé à «tenir les comptes de son âge et continué de

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 280.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 326.

¹⁹² *Ibid.*

¹⁹³ *Ibid.*, p. 367.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 325.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 367.

vivre dans le temps statique des souvenirs»¹⁹⁶. Ainsi, lorsqu'elle aperçoit Aureliano, elle le confond avec le colonel Aureliano. Pour elle, ils sont une seule et même personne. Amaranta, vieille, vit aussi dans ses souvenirs et n'est plus consciente de la séparation entre le passé et le présent: «Lorsqu'elle écoutait les valses de Pietro Crespi, elle se sentait les mêmes envies de pleurer qu'elle éprouvait du temps de son adolescence, comme si les ans, les épreuves, l'expérience n'avaient servi de rien»¹⁹⁷. On retrouve alors les thèmes de l'aliénation et de l'enfermement.

Par contre, les souvenirs sont confrontés à la linéarité du temps, ce qui entraîne une signification, une conscience accrue des faits présents. Si les habitants de Macondo peuvent croire aux pouvoirs surnaturels de Melquiades c'est qu'ils peuvent comparer une image du passé et la réalité du présent: «Ceux qui se rappelaient ses gencives rongées par le scorbut, ses joues flasques, ses lèvres flétries» frémissent à la vue d'«un Melquiades tout à fait rajeuni, remis d'aplomb»¹⁹⁸.

Cette confrontation entre le passé remémoré et le présent est généralement négative pour ce dernier. Lorsque José Arcadio revient de ses périples, il a tellement changé que les membres de sa famille ne le reconnaissent plus. Sa mère ne le reconnaît plus, il répugne à Amaranta; Arcadio, son propre fils ne lui répond pas et Aureliano s'en désintéresse après avoir tenté vainement d'éveiller leurs souvenirs communs¹⁹⁹. Puis, lorsqu'Aureliano revient de la guerre, le même processus se répète. Puisqu'il ne correspond plus au souvenir des autres, plus fort que la réalité même du présent, il devient un étranger et ce, même pour sa mère Ursula et pour sa sœur Amaranta qui «ne parvenaient pas à accorder l'image de ce frère qui avait passé son adolescence à fabriquer des poissons en or, et celle de ce guerrier mythique»²⁰⁰. Lorsque le colonel Aureliano rend visite à Rebecca, elle ne lui semble plus qu'un «spectre du passé»²⁰¹. Même Amaranta qui a entretenu un certain souvenir du colonel Gerineldo Marquez, ne peut accepter les changements forgés par le temps: «Mais quand elle le vit rentrer à la maison (...), qu'elle le découvrit meurtri par les rigueurs de l'exil, vieilli par l'âge et l'oubli, couvert de sueur et de poussière mêlées, sentant le bouc, affreux, le bras

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 415.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 291.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 15.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 102.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 183.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 169.

gauche en écharpe, la désillusion fut telle qu'elle se sentit défaillir»²⁰². La réalité du présent ne peut résister à l'image conçue et construite dans son esprit quant au passé. Lorsque le même homme reviendra devant elle, propre, rasé et parfumé, cette confrontation aura été décisive et aura détruit sa passion pour lui.

Cette idéalisation du passé est constante dans *Cent ans de solitude* et le retour à ce monde perdu devient l'objectif à atteindre. Ainsi, comme l'explique Garcia Luque²⁰³, Amaranta loin de Macondo a fait de son village natal un monde idyllique, qu'elle a idéalisé par la nostalgie. Elle vit un véritable choc lors de son retour lorsqu'elle est confrontée à la réalité. Même si elle mettra toute sa ténacité à vouloir faire de son rêve, son Macondo, une réalité, cela ne sera pas possible.

²⁰² *Ibid.*, p. 174.

²⁰³ L. Garcia Luque, «Tiempo y espacio en *Cien años de soledad*, p. 131.

CHAPITRE V : ASSOCIATION ET RÉPÉTITION

La mémoire est une faculté de l'esprit qui doit être constamment stimulée pour être. En effet, si le personnage se souvient c'est grâce à sa capacité de créer des liens, à établir des relations entre divers éléments. Dans *Cent ans de solitude*, la perception des sens devient très importante, ainsi que la relation à l'objet. On retrouve par ailleurs le procédé de la répétition qui lie étroitement le passé et le présent.

A. ASSOCIATIONS

1. UNE PERCEPTION SENSORIELLE DU PASSÉ

Dans *Cent ans de solitude*, la mémoire émane des sens, du corps. En effet, dans cette oeuvre, la mémoire n'est pas nécessairement une activité cérébrale, mais est profondément physique, corporelle. En effet, le corps aussi se souvient. Parfois, ces souvenirs sont diffus. Ainsi, il ne subsiste des «innombrables femmes» qu'a connues le colonel Aureliano, qu'«un peu de dégoût dans la mémoire du corps»²⁰⁴.

Par contre, ils sont généralement particulièrement exacerbés et sont profondément ressentis. Lorsque Amaranta est accablée par ses remords, elle tente de les exorciser par une autre douleur plus tangible: «Amaranta fit irruption dans la cuisine et mit sa main dans les braises du fourneau, jusqu'à ce que la douleur fût telle qu'elle ne sentit plus rien (...) Ce fut un remède de cheval contre le remords»²⁰⁵. Il s'agit pourtant d'un échec, car le bandage noir qu'elle enroule autour de son poignet devient non seulement un symbole visible pour elle, mais aussi pour les autres.

²⁰⁴ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 185.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 121.

Le souvenir est vécu mentalement et physiquement. Il n'y a plus que lui. Il devient alors une véritable torture qui ne fait que croître jusqu'à en devenir insupportable. En effet, Amaranta développe une véritable obsession et une amertume ressenties dans tout son corps. Elle continue alors vainement de vouloir les atténuer par une autre souffrance physique: «elle enrageait tellement qu'elle se piquait les doigts avec ses aiguilles, mais plus elle avait mal et plus elle enrageait, plus la rendait amère ce chagrin d'amour (...)»²⁰⁶. La douleur physique est directement associée au souvenir du passé dont elle ne peut se détacher, qui la fait souffrir.

Le passé subsiste par des perceptions sensuelles, donc qui relèvent de la subjectivité et de l'interprétation. Les personnages se souviennent du passé selon une réalité physique qui est propre à chacun. Dans *Cent ans de solitude*, on retrouve particulièrement le thème de l'odorat, de la vue et de l'ouïe.

A) L'odorat

Beltran a justement remarqué l'importance de l'odorat dans l'éveil des souvenirs dans *Cent ans de solitude*. Il est, selon lui, l': «élément principal de la mémoire»²⁰⁷. En effet, l'odeur, ou plutôt la puanteur, est omniprésente dans ces remémorations que Beltran associe directement aux thèmes de la mort²⁰⁸ et de l'amour²⁰⁹.

C'est ainsi entre les bras de femmes «à l'odeur de fleurs mortes» qu'Aureliano José tente désespérément de retrouver sa tante Amaranta²¹⁰, puis c'est «l'odeur de sang séché sur les pansements des blessés» qui la lui rappelle.

L'odeur est significative. Plusieurs personnages sont reconnus par la particularité de la senteur qu'ils dégagent. José Arcadio reconnaît ainsi Pilar Ternera à son odeur²¹¹, puis, Ursula associe Melquiades à une «odeur âcre [qui] devait rester à jamais dans sa

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 292.

²⁰⁷ L. Beltran Almeria, «La revuelta del futuro: mito e historia en *Cien años de soledad*», p. 35. Traduction de : «elemento principal de la memoria».

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 35.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 36.

²¹⁰ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 155.

²¹¹ *Ibid.*, p. 35.

mémoire, inséparable du souvenir de Melquiades»²¹². Mauricio Babilonia dégage, quant à lui, une «odeur d'huile»²¹³.

Les odeurs sont fortement associées à la chambre de Melquiades, une pièce magique tour à tour oubliée puis retrouvée et où sont entreposés les manuscrits. Ainsi, lorsque la chambre de Melquiades est redécouverte par le colonel Aureliano, c'est une «insupportable odeur de souvenirs pourris»²¹⁴ qui flotte dans l'air. Puis, c'est la puanteur épouvantable que dégage cette même pièce qui rappellera à Ursula qu'il s'agit non seulement de l'endroit où «on avait relégué (...) les soixante-deux pots de chambre des pensionnaires»²¹⁵, mais aussi où son arrière-petit-fils avait été caché et ce, depuis fort longtemps si on en croit sa description physique: «Rien n'était plus discernable dans la broussaille touffue de son système pileux que ses dents hachurées de vert-de-gris et ses yeux immobiles»²¹⁶.

La puanteur atteint des dimensions extraordinaires dans cette impossibilité d'enterrer le passé. Ainsi, lorsque José Arcadio décède d'une mort inexplicquée, son corps réagit en dégageant une forte odeur de poudre, ce qui empêche les villageois d'oublier la violence dont il a été victime:

«Il s'avéra également impossible de débarrasser le cadavre de sa tenace odeur de poudre. On commença par le laver à trois reprises avec une lavette et du savon, puis on le frota au sel et au vinaigre, ensuite avec de la cendre et du citron, et pour finir on le mit dans un tonneau plein de lessive où on le laissa tremper pendant six heures. (...) Quand on en vint, en désespoir de cause, à imaginer de l'assaisonner avec du piment, du cumin et des feuilles de laurier, et de le faire bouillir toute une journée à feu doux, il avait déjà commencé à se décomposer (...)»²¹⁷.

La forte odeur persiste même lorsque le corps est enterré et ce, depuis de nombreuses années:

«On eut beau, dans les mois qui suivirent, renforcer sa sépulture par plusieurs murs superposés entre lesquels furent jetés pêle-mêle de la cendre tassée, du son et de la chaux vive, le cimetière continua à sentir la poudre pendant nombre d'années encore, jusqu'à ce que les

²¹² *Ibid.*, p. 14.

²¹³ *Ibid.*, p. 312.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 256.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 352-353.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 353.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 144.

ingénieurs de la compagnie bananière fissent recouvrir la tombe d'une carapace de béton»²¹⁸.

B) La vue

Si l'odeur éveille le rappel du passé, la vue aussi. En effet, les personnages sont constamment mis en présence d'images, d'éléments visuels mettant en marche le mécanisme de la mémoire, par des rapprochements personnels et parfois inexplicables pour les autres et pour eux-mêmes. Ainsi, c'est en «contemplant le précoce coucher de soleil»²¹⁹ qu'Aureliano le Second se rappelle de sa maîtresse Petra Cotes.

La mémoire peut aussi remplacer la vue. Ursula, aveugle, apprend à s'orienter grâce à ses souvenirs: «afin de continuer à voir par mémoire ce que ne lui permettait plus de distinguer les nuées opaques de la cataracte»²²⁰.

Par ailleurs, certains éléments du passé sont eux-mêmes remémorés par des images isolées, formées par l'esprit, rappelant le procédé de la photographie, ou même du cinéma. Le colonel Aureliano se souvient ainsi de Remedios au travers d'une «image estompée»²²¹. Puis, à l'article de la mort, Aureliano le Second se rappelle très précisément d'une image figée de sa fille Meme et ce, dans ses moindres détails: «Elle portait une toilette en soie rose avec un petit bouquet de pensées artificielles à l'agrafe de l'épaule gauche, les chaussures en cuir de Cordoue avec sous-pieds et talons plats, et des bas satinés avec des jarretières élastiques aux mollets. Elle avait un corps menu, de longs cheveux épars, (...)»²²². Cette image fixe se transforme alors en une scène animée: «Marchant à côté du wagon au fur et à mesure qu'il [le train] prenait de la vitesse»²²³. On retrouve ce même procédé qui rappelle le cinéma, dans ces images qui défilent devant les yeux: «comme si tout lui revenait devant les yeux»²²⁴.

C) L'ouïe

L'ouïe aussi permet la résurgence du passé. C'est la musique du piano mécanique qui amène Amaranta à se souvenir de Pietro Crespi et qui fait refleurir en elle «une haine

²¹⁸ *Ibid.*

²¹⁹ *Ibid.*, p. 332.

²²⁰ *Ibid.*, p. 260.

²²¹ *Ibid.*, p. 185.

²²² *Ibid.*, p. 371.

²²³ *Ibid.*

²²⁴ *Ibid.*, p. 353.

toute neuve»²²⁵. C'est la même musique qui rappelle à Rebecca que Pietro Crespi lui avait appris à danser²²⁶.

2. LA MÉMOIRE PAR LES OBJETS

Le passé est aussi présent dans la réalité macondienne, par des objets, des éléments concrets qui révèlent la présence d'un temps antérieur. Ils sont sources de souvenirs. Ce sont des éléments tangibles qui en eux-mêmes ne dégagent aucune subjectivité. Par contre, leur rapport aux personnages, et à leurs souvenirs, est fondamental, car sans eux, ils n'ont aucune signification.

La maison familiale est remplie d'objets accumulés par les différentes générations de Buendia. Ils acquièrent une signification particulière et témoignent de l'histoire de la famille.

Ainsi, les personnages de *Cent ans de solitude* conservent des objets afin de favoriser le rappel du passé. Nous l'avons mentionné, Amaranta après s'être brûlée volontairement, enroule autour de sa main un ruban noir qu'elle conservera jusqu'à sa mort. Selon Medina²²⁷, cet acte signifie un rappel de sa virginité, de sa frustration et de sa haine, une volonté de vivre dans le passé, dans un souvenir mêlé de rancœur.

Par contre, ces objets comme signification du passé n'existent que si les personnages ou le narrateur sont là pour en signifier la provenance, c'est-à-dire, s'ils se souviennent. Certains développent ainsi un sentiment d'attachement face à des objets dont ils ne peuvent alors plus se séparer: Rebecca «s'entêtait à se servir du petit fauteuil à bascule en bois qu'elle avait apporté lors de son arrivée à la maison»²²⁸, Petra conserve quant à elle les bottines de son amant²²⁹ et Ursula, le portrait de Remedios qu'elle qualifie de «relique de famille»²³⁰.

²²⁵ *Ibid.*, p. 192.

²²⁶ *Ibid.*, p. 75.

²²⁷ E. Medina Ramos, «La muerte en las obras de Gabriel García Márquez», p. 186.

²²⁸ G. García Márquez, *Cent ans de solitude*, p. 72.

²²⁹ *Ibid.*, p. 218.

²³⁰ *Ibid.*, p. 186.

L'objet peut même devenir extraordinairement puissant puisque s'il éveille la mémoire, la nostalgie d'un être, il peut l'humaniser. En effet, lorsqu'un officier vient fouiller la maison familiale à la recherche de José Arcadio, et qu'il aperçoit les petits poissons en or fabriqués par le colonel Aureliano et qu' Aureliano le Second lui en offre un, «L'officier le glissa dans la poche de sa chemise, les yeux brillants comme ceux d'un enfant»²³¹ et il dit: «C'est un souvenir qui n'a pas de prix»²³². Le narrateur qualifie cette attitude en tant que «soudaine humanisation»²³³.

Par ailleurs, cette remémoration par le biais des objets est liée à la volonté du colonel Aureliano «de détruire toutes traces de son passage en ce monde»²³⁴. En effet, il se refuse à ce qu'on se souvienne de lui et c'est la solution qu'il a trouvé. Cette destruction intempestive de tous les objets prouvant son existence choque profondément les membres de sa famille pour lesquels le passé revêt une importance fondamentale. Lorsque Aureliano lui demande de mettre le feu dans ses papiers, «Sainte Sophie de la Piété, elle si silencieuse, si complaisante, qui ne contrariait jamais personne et jusqu'à ses propres enfants, eut l'impression qu'on lui demandait de commettre quelque chose de défendu»²³⁵. À la mort d'Aureliano, Ursula tentera inutilement de trouver quelques traces de son fils dans la maison. Même l'unique photographie prise de lui sera détruite²³⁶. Il n'existe plus.

Plus le roman évolue et qu'il y a dégénérescence, plus divers objets errent dans la maison, tels des fantômes du passé, mais qui ne rappellent plus rien aux membres de la famille: leur provenance est inconnue ou plutôt, est oubliée. Ils semblent surgir d'on on ne sait trop où et favorisent une atmosphère irréelle: «elle [une statue] était bourrée de pièces d'or. Nul ne se rappelait qui avait apporté ce saint grandeur nature»²³⁷, «des malles oubliées»²³⁸, «une chemise à faux col qu'il avait hérité d'il ne savait trop qui»²³⁹. Cela favorise l'irréalité croissante dans l'œuvre.

²³¹ *Ibid.*, p. 327.

²³² *Ibid.*

²³³ *Ibid.*

²³⁴ *Ibid.*, p. 186.

²³⁵ *Ibid.*

²³⁶ *Ibid.*, p. 188.

²³⁷ *Ibid.*, p. 206.

²³⁸ *Ibid.*, p. 374.

²³⁹ *Ibid.*, p. 382.

Ces objets de la vie quotidienne sont des éléments du passé qui ont perdu leur signification. On en retrouve d'autres, dans *Cent ans de solitude*, qui témoignent quant à eux d'une Histoire qui s'estompe. Ceux-ci surgissent dès le début du roman, par exemple, une «armure de guerrier»²⁴⁰ et «un énorme galion espagnol»²⁴¹. Ce dernier semble tout droit sortir d'une bulle atemporelle, d'un autre monde: «L'ensemble paraissait s'inscrire dans un cercle coupé du reste du monde, un espace fait de solitude et d'oubli, protégé des altérations du temps comme des us et coutumes des oiseaux»²⁴². Ces objets dont l'implication est considérable car indice d'un passé collectif, s'ils impressionnent d'abord, tombent dans l'oubli par leur perte de signification.

B. LA RÉPÉTITION

Si les associations remémoratives lient le passé et le présent dans *Cent ans de solitude*, on retrouve aussi de façon omniprésente le procédé narratif de la répétition par lequel se révèle la mémoire.

La répétition joue un rôle prépondérant quant au thème de l'emprisonnement. Puisque les personnages ne tirent pas une leçon du passé, n'acceptent pas de reconnaître l'erreur commise, mais qu'ils cherchent plutôt à la cacher, la faire disparaître par l'oubli, cela les condamne à la répétition. Comme l'indique justement Mena: «se connaître, connaître son passé, reconnaître ses (sic) fautes et péchés c'est la condition nécessaire à la rénovation de l'existence, à la rénovation de la société»²⁴³. Vardaman ajoute: «On a structural, as well as thematic level time is denied. The writing and its reading are, in the frame of the novel, themselves self-referential, circular, repetitious»²⁴⁴. La répétition ne permet donc pas la progression, un temps linéaire, mais condamne les personnages à un temps cyclique, un éternel retour dont ils ne seront libérés, que par la mort, que par la connaissance de la vérité totale.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 19.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 20.

²⁴² *Ibid.*, p. 20.

²⁴³ Lucila-Inés Mena, «La función de la historia en *Cien años de soledad*», p. 23. Traduction de : «conocerse, conocer su pasado, reconocer sus (sic) faltas y pecados es condición necesaria a la renovación de la existencia, a la renovación de la sociedad».

²⁴⁴ W. Vardaman, «Nostalgia in *One Hundred Years of Solitude*», p. 13.

Dans cette perspective d'éternel recommencement, la prédiction de l'avenir est possible, car le futur est la répétition du passé.

Se rappeler provient généralement d'une association d'idées, de la capacité humaine de créer des liens entre divers événements qui ont eu lieu dans des moments temporels distincts. En effet, «un même événement peut être mentionné une grande quantité de fois même si évidemment, cet événement ne se produit qu'une seule fois»²⁴⁵. Le passé renaît lorsque celui qui se souvient est en contact avec un élément du présent qui vient stimuler sa capacité de se souvenir et qui normalement provient d'une répétition. Cela favorise alors l'omniprésence du passé remémoré dans un temps cyclique, détruisant d'autant plus une possible linéarité et une simultanéité temporelle.

Ce sont surtout les personnes qui vivent longtemps qui se souviennent dans cette œuvre de Gabriel Garcia Marquez. En effet, comme le remarque Doyle, les centenaires sont conscients de la répétition²⁴⁶, car ils détiennent une plus longue expérience leur permettant d'établir des liens. Ursula, à plusieurs reprises, prend conscience de la répétition des événements. Ainsi, elle se rend compte du déterminisme des prénoms dans sa famille :

«Dans la longue histoire de la famille, la répétition persistante des prénoms lui avait permis de tirer des conclusions qui lui paraissaient décisives. Alors que les Aureliano étaient renfermés, mais perspicaces, les José Arcadio étaient impulsifs et entreprenants, mais marqués d'un signe tragique»²⁴⁷.

C'est aussi Ursula qui crée un lien entre la peste de l'insomnie et le déluge et des conséquences semblables chez les habitants de Macondo²⁴⁸. À ce sujet, Jelinski commente: «The names of the characters are in themselves interesting examples of extraordinary, improbable, and hyperbolic attributes which are retained as memory associations for the individuals of the Buendia clan»²⁴⁹. En effet, Doyle ajoute : «The repetition of names and attendant characteristics is one of the most visible means of

²⁴⁵ B. Herrera Montero, «La soledad y el tiempo en Gabriel García Márquez», p. 9. Traduction de : «un mismo hecho puede ser mencionado una gran cantidad de veces aunque, evidentemente, tal hecho ocurre sólo una vez».

²⁴⁶ L. Doyle, «A Study of Time in Three Novels : *Under the Volcano*, *One Hundred Years of Solitude* and *Gravities' Rainbow*», p. 67.

²⁴⁷ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 194.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 331.

²⁴⁹ J. Jelinski, «Memory and the Remembered Structure of *Cien años de soledad*», p. 329.

continually recreating the past in the present»²⁵⁰. On retrouve alors le thème déjà discuté de la mémoire héréditaire. Cette répétition dans la famille se reflète dans la répétition des événements, des erreurs commises, des vices, des préoccupations, des actions posées, ce qui amène une simultanéité, un effet de totalité²⁵¹.

On retrouve cette répétition incessante dans la vie quotidienne même, dans la routine qui consiste à répéter les mêmes gestes jour après jour: «elle [Ursula] put découvrir au bout d'un certain temps que chaque membre de sa famille répétait quotidiennement, sans s'en rendre compte, le même itinéraire, les mêmes gestes, et presque les mêmes paroles à heure fixe»²⁵².

C'est par le biais de la répétition d'un même événement que se produit la mythification. À force de se répéter, le fait vécu est conservé dans la mémoire collective. En effet, ce qui a été mythifié se répète au travers de la mémoire des personnages. Ceci se rattache alors à la notion de temps cyclique²⁵³.

Une mémoire omnisciente est aussi présente, celle du narrateur, qui établit des liens entre les divers événements qui se répètent. Il se souvient de ce dont les différents personnages ne se rappellent pas. Sa mémoire est pourtant inaccessible aux personnages. Par exemple, le rituel de José Arcadio lui rappelle celui de Remedios-la-belle²⁵⁴. Levitt mentionne: «The narrator, exterior to the narrative, only refers to past events. He has the absolute omniscient memory, knowing not only about the past, but also about the future of this past»²⁵⁵.

²⁵⁰ L. Doyle, «A Study of Time in Three Novels : *Under the Volcano*, *One Hundred Years of Solitude* and *Gravities' Rainbow*», p. 67.

²⁵¹ C. Arnau, *El mundo mítico de Gabriel García Márquez*, p. 60.

²⁵² G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 261.

²⁵³ B. Herrera Montero, «La soledad y el tiempo en Gabriel García Márquez», p. 11.

²⁵⁴ G. García Marquez, *Cent ans de solitude*, p. 386.

²⁵⁵ M. Levitt, «From Realism to Magic Realism: The Meticulous Modernist Fictions of García Márquez», p. 24.

CONCLUSION

Dans l'œuvre littéraire colombienne *Cent ans de solitude* de Gabriel Garcia Marquez, la mémoire et l'oubli construisent un univers temporel complexe qui favorise une rupture des limites entre la réalité et l'imaginaire.

En effet, qu'il soit remémoré ou oublié, le passé acquiert une importance fondamentale dans ce roman où il est indissociable du présent. Dans notre premier chapitre, nous avons étudié cette dualité qui forge l'univers des personnages. Si ceux-ci sont obsédés par des souvenirs liés à de fortes émotions, l'oubli ronge inexorablement le passé, aidé par une nature destructrice. Le passé persiste pourtant par une mémoire héréditaire, qui se transmet d'une génération à l'autre. Cette dualité entre la mémoire et l'oubli est aussi favorisée par la solitude à laquelle les Buendia sont condamnés, ainsi qu'à une tension entre l'inertie et l'activité.

Par ailleurs, dans *Cent ans de solitude*, la mémoire et l'oubli se rattachent au thème même de la mort, vu dans le deuxième chapitre. Ainsi, la possibilité d'une mort prochaine déclenche la mémoire ainsi qu'un retour automatique vers le passé. Les personnages se souviennent alors de personnes ou d'évènements significatifs. En fait, si la mort physique n'est pas une mort en soi, l'oubli total l'est. Donc, tant que des vivants se souviennent d'elles, les personnes décédées subsistent. La mémoire efface la frontière entre la vie et la mort, ce qui permet aux morts qu'on ne peut oublier d'errer comme des fantômes. Le contraire est vrai. Une personne qui s'isole est oubliée des autres et meurt, devenant un mort-vivant.

La perception du passé acquiert une importance fondamentale dans la construction du présent. Ainsi, dans le troisième chapitre, il est question du passé remémoré, véridique ou faussé qui est à la source d'une Histoire et d'une identité individuelles et collectives. En effet, nous avons fait voir dans le quatrième chapitre que le processus de la mémoire dans *Cent ans de solitude* est profondément humain et subjectif. Les

personnages tentent de réinventer le passé, de le reconstruire dans une volonté d'améliorer l'image qu'ils ont d'eux-mêmes et d'effacer les événements désagréables, les faits qu'ils voudraient laisser cachés ou tout simplement pour leur bien-être personnel. On retrouve ainsi le thème de la réécriture. Dans *Cent ans de solitude*, les barrières entre le réalisme et le merveilleux se dissolvent par cette réécriture du passé, mais aussi par la vérité qui est transformée ou oubliée. Cette réalité fantastique est liée au sommeil, à l'univers onirique. Par contre, les personnages sont parfois confrontés dans leurs illusions à la réalité des éléments et des événements qu'ils rejettent alors, préférant leur monde imaginaire.

En effet, comme nous l'avons étudié dans le cinquième chapitre, la mémoire dans *Cent ans de solitude* est humaine et est profondément liée au corps. Les personnages se souviennent en créant des liens, en effectuant des associations liées à leurs perceptions sensorielles, ou encore par un rapport significatif aux objets. La répétition aussi favorise la remémoration. Ce dernier procédé est omniprésent dans *Cent ans de solitude*.

Dans cette œuvre de Gabriel Garcia Marquez, la connaissance du passé donne un sens au présent. Par contre, ce dernier est consciemment et inconsciemment continuellement transformé et faussé, entraînant les diverses générations de Buendia dans un monde de moins en moins tangible et réel, et de plus en plus vague et irréel. Le rapport obsessif et nostalgique que les divers personnages entretiennent avec le passé qu'ils modifient ne leur permet pas d'avancer dans un temps linéaire, mais les ramène vers un espace de temps antérieur, formant continuellement des boucles dans le temps et créant ainsi un espace temporel circulaire, aliénant et emprisonnant, et forçant à une répétition continue, telle une condamnation. On retrouve ainsi dans cette œuvre littéraire la dualité omniprésente entre la fausseté et la vérité. Cette dernière échappe sans cesse aux personnages qui ne peuvent progresser et se donner une conscience de leur environnement et qui construisent leur existence sur de fausses bases. Les personnages tentent parfois de reprendre pieds dans cet univers qui oscille entre le réalisme et le fantastique, entre la vie et la mort, la folie et la raison, mais ils échouent inmanquablement, car ils ne détiennent pas les clés de la vérité. Survient alors une quête de l'identité, indissociable du passé. Accéder à cette tangibilité mène pourtant à la mort, à la destruction totale.

BIBLIOGRAPHIE

1. LE CORPUS PRIMAIRE

GARCIA MARQUEZ, Gabriel. *Cent ans de solitude*, Paris, Seuil, 1995, 460 p.
[Traduit de l'espagnol par Claude et Carmen Durand]

2. LE CORPUS CRITIQUE

A. Les volumes

ARNAU, Carmen. *El mundo mítico de Gabriel García Márquez*, Barcelona, Ediciones Península, 1971.

CARILLO, German Dario. *La narrativa de Gabriel García Márquez. Ensayos de interpretación*, Madrid, Ediciones de arte y bibliofila, 1975.

CORDERO S., Gloria; SAVOINI O., Virginia. *La Soledad como alienación en Cien años de soledad*, San José, Editorial Nueva Década, 1985.

PALENCIA-ROTH, Michael. *Gabriel García Márquez, la línea, el círculo y la metamorfosis del mito*, Gredos, Madrid, 1983, pp. 61-128.

B. Les parties de volume

LEVITT, Morton P. «From Realism to Magic Realism: The Meticulous Modernist Fictions of García Márquez» dans BLOOM, Harold (ed.). *Gabriel García Márquez. Modern & Critical views*, New York, Chelsea House Publishers, 1989, pp. 227-242.

MACHT DE VERA, Elvira. «Cien años de soledad. Crónica del futuro para un tiempo recobrado», dans *Estructura y lenguaje en la nueva novela latinoamericana*, Caracas, Universidad Central de Venezuela, 1975, pp. 192-230.

MENA, Lucila-Inés. «La función de la historia en *Cien años de soledad*», dans : HERNANDEZ DE LOPEZ, Ana Maria. *Narrativa hispanoamericana contemporánea. Entre la vanguardia y el Posboom*, Madrid, Editorial Pliegos, 1996, pp. 224-255.

PARKINSON-ZAMORA, Lois. «The myth of Apocalypse and Human Temporality» dans BLOOM, Harold (ed.). *Gabriel García Márquez. Modern & Critical views*, New York, Chelsea House Publishers, 1989, pp. 49-63.

C. Les mémoires et thèses

COOK, Kelli Cargile. «Creating Eternity. The Coexistence of Time in *One Hundred Years of solitude*», Mémoire de maîtrise, University of North Texas, 1986.

DOYLE, Linda Sheidler. «A Study of Time in Three Novels : *Under the Volcano*, *One Hundred Years of Solitude* and *Gravitys' Rainbow*», Thèse de doctorat, University of Notre-Dame, 1978.

GARCIA LUQUE, Luz Maria. «Tiempo y espacio en *Cien años de soledad*», Thèse de doctorat, Saint-Louis University, 1973.

MEDINA RAMOS, Elizabeth. «La muerte en las obras de Gabriel García Márquez», Thèse de doctorat, University of Colorado, 1975.

VARDAMAN, Wendy Lee. «Nostalgia in *One Hundred Years of Solitude*», Mémoire de maîtrise, University of Virginia, 1985.

D. Les articles de revues

BAKER, Robert. «Historical Time, Narrative Time, and the Ambiguities of Nostalgia in *Cien años de soledad*», *Siglo XX/20th Century*, XIII, no 2, 1995, pp. 137-159.

BELTRAN ALMERIA, Luis. «La revuelta del futuro: mito e historia en *Cien años de soledad*», *Cuadernos Hispanoamericanos*, no 535, janvier 1995, pp. 23-38.

HALKA, Chester S. «*One Hundred Years of Solitude*. The Beginning and End of the Novel», *Maclas. Latin American Essays*, II, 1988, pp. 41-49.

HERRERA MONTERO, Bernal. «La soledad y el tiempo en Gabriel García Márquez», *Revista de Filología y Lingüística de la Universidad de Costa Rica*, IV, no 2, septembre 1978, pp. 1-15.

JANES, Regina. «Past Possession in Latin America», *Salmagundi*, LXVIII-LXIX, automne-hiver 1985-1986, pp. 291-311.

JELINSKI, Jack B. «García Márquez el memorioso», *The Language Quaterly*, XXVII, automne-hiver 1989, p. 28-32.

JELINSKI, Jack B. «Memory and the Remembered Structure of *Cien años de soledad*», *Revista de Estudios Hispánicos*, XVIII, no 3, octobre 1984, pp. 323-333.

LOZANO, Marisol. «El tiempo cíclico como la negación de la historia en *Cien años de soledad*», *Razón y fábula*, XXXVI, avril-juin 1974, pp. 35-58.

MADRID, Lelia M. «*Cien años de soledad*. Deseo y repetición», *Iberoromania*, XXXVI, 1992, pp. 95-106.

O'HARA, Edgar. «La escritura y sus afrentas. Recuerdo y olvido», *Lienzo*, XIX, 1998, p. 107-128.

PALENCIA-ROTH, Michael. «The Art of Memory in García Márquez and Vargas Llosas», *Modern Language Notes*, CV, no 2, 1990, pp. 351-366.

PAOLI, Roberto. «Carnavalesco y tiempo cíclico en *Cien años de soledad*», *Revista Iberoamericana*, L, no 128-129, juillet-décembre 1984, pp. 979-998.

PORTER, Laurence M., PORTER, Laurel. «Relations with the Dead in *Cien años de soledad*», *Mosaic-A Journal for the Interdisciplinary Study of Literature*, XV, no 1, hiver 1982, pp. 119-127.

ROOT, Jerry. «Never Ending the Ending. Strategies of Narrative Time in *One Hundred Years of Solitude*», *The Rackham Journal of the Arts and Humanities*, 1988, pp. 1-25.

TAYLOR, Anna M. «*Cien años de soledad*: History and The Novel», *Latin American Perspectives*, III, no 2, 1975, pp. 96-112.

STEVENS, L. Robert, VELA, G. Roland. «Jungle Gothic : Science, Myth and Reality in *One Hundred Years of Solitude*», *Modern Fiction Studies*, no 26, 1980, pp. 262-266.

TEJA, Ada Maria. «El tiempo en *Cien años de soledad*», *Chasqui*, III, no 3, 1974, pp. 26-39.

DEUXIÈME PARTIE

NOUVELLES LITTÉRAIRES

Nuits Blanches

NUIT BLANCHE

Il était deux heures du matin et elle ne dormait toujours pas. Assise sur le bord de son lit, les traits tirés et les yeux gonflés, elle se tordait les doigts. La nuit était sombre, immobile, et n'était perceptible que le doux ronflement de l'homme endormi près d'elle. Cela faisait maintenant plus de quatre heures qu'elle tentait de trouver le sommeil.

À bien y penser, elle avait toujours eu du mal à s'endormir. Enfant, cela ne l'avait pas ennuyée. Elle jouait pendant des heures dans son lit. Plus tard, les livres avaient remplacé les peluches et les poupées. Elle se souvenait très bien toutes les manigances auxquelles elle s'était livrée pour piquer la lampe de poche dans l'armoire de la cuisine, ou pour *oublier* tout simplement de fermer la lumière de la salle de bains. Une image surgissait du plus profond de sa mémoire. Elle se rappela comment elle s'étendait alors, enroulée dans une couverture, un livre à la main, sur le plancher froid de sa chambre. Elle ouvrait avec précaution la porte afin qu'elle soit légèrement entrebâillée pour capter assez de clarté. Elle se souvenait même, avec un petit sourire, avoir failli mettre le feu à son lit le soir où elle avait collé sa lampe de chevet contre le drap pour ne pas se faire surprendre. Ces moments étaient excitants, entremêlés qu'ils étaient au monde imaginaire de la lecture, mais aussi à l'interdit lié à toutes ces activités nocturnes bien après que l'heure du coucher fut passée.

Elle soupira. Elle ne se souvenait pas exactement quand ces moments de solitude nocturne étaient devenus cauchemardesques. Quelque part durant son adolescence. Peut-être lorsque la lecture avait cessé de noyer complètement ses angoisses existentielles dans un monde de rêves et d'illusions. L'obscurité était alors devenue

inquiétante, symbole du vide qui commençait déjà à la terroriser. Et il y avait aussi ce bourdonnement incessant des disputes entre ses parents qui lui parvenaient du salon, incompréhensif mais continu.

Puis, une nuit, le sommeil était revenu et la vie avait suivi son cours: études, travail (elle jeta un coup d'œil à l'homme qui dormait) et vie de couple.

Elle frissonna. La chambre lui semblait soudainement menaçante. Elle se redressa, chercha de la main sa robe de chambre laissée sur une chaise, qu'elle enfila par-dessus son pyjama. L'insomnie avait resurgi, il y avait bientôt trois mois, après une journée morne et déprimante. Comme tous les soirs, elle s'était étendue entre les draps, avait fermé les yeux. Et le sommeil n'était pas venu. Elle avait attendu. Il n'était pas venu. Elle s'était imaginée partir en vacances. Il n'était pas venu. Elle était restée les yeux grand ouverts jusqu'à l'aube. À son grand dam, le même scénario s'était reproduit le lendemain, puis le surlendemain. Lentement, dans l'obscurité et le silence des nuits qui s'étaient succédé, un malaise avait surgi, l'avait troublée. Elle avait tenté de le chasser en se racontant des histoires, en lisant un peu. Elle avait tenté de l'identifier. Sans résultat. En quelques jours, elle avait vu sa santé décliner, son humeur changer, sa performance au travail diminuer... et l'insomnie n'était pas disparue.

Elle avait consulté un médecin pour lui parler de ses problèmes de sommeil. Il lui avait aussitôt demandé si tout allait bien. Elle lui avait répondu que oui, que tout allait bien. Qu'il n'y avait rien de nouveau à mentionner. Le stress du travail, de la vie, mais oui... tout allait bien.

Elle s'installa dans le fauteuil berçant du salon, se recouvrit de sa couverture en polar. Déjà elle se sentait mieux. Elle se remémora ce que le docteur lui avait dit: «Nous allons tenter quelque chose. Si cela ne fonctionne pas, revenez me voir. Vous devez établir une routine, ne faire aucune activité stressante pendant l'heure précédant votre coucher, prendre un bain, faire une liste de tout ce que vous devez faire le lendemain,

boire un verre de lait tiède,... puis vous devez vous efforcer de chasser toutes les pensées désagréables de votre esprit.»

Elle s'était attelée à la tâche. Cela avait bien marché jusqu'à il y a trois jours. Elle avait suivi à la lettre les conseils du médecin, voulant retrouver le plus rapidement possible les bienfaits du sommeil. Avec soulagement, elle avait enfin réussi à dormir plusieurs heures par nuit. Son visage avait semblé retrouver quelques couleurs. Elle ne sentait plus cet engourdissement autour des yeux, cette torpeur qui l'empêchait de fonctionner avec vivacité et ce frissonnement convulsif qui la surprenait dans les moments les plus inattendus. Peu à peu, elle s'était détendue.

Et voilà que tout avait recommencé. Elle tenta de se remémorer les derniers jours, de trouver une raison à cette insomnie. Elle n'avait à se plaindre de rien. Elle avait beau penser, rien ne lui venait à l'esprit. Elle trouvait de plus en plus difficile de réfléchir clairement et d'ordonner ses idées.

Maintenant, en y pensant bien, elle se demanda si elle n'avait pas répondu par automatisme au médecin. Allait-elle vraiment bien? Elle se sentait... elle n'arrivait pas à trouver un mot décrivant son état d'esprit. Ou plutôt oui. Elle se sentait *insatisfaite*. Insatisfaite de quoi? Elle n'en savait rien. Et plus elle y pensait, plus elle trouvait cela stupide. Tout allait *bien*. Elle n'avait à se plaindre de rien... Mais oui, elle s'ennuyait...

Elle se demanda comment elle allait faire le lendemain pour être concentrée pendant les réunions. Elle devrait essayer de se recoucher. Elle se leva, retourna dans sa chambre, s'approcha du lit. Et l'autre qui dormait comme un bébé... Depuis quelque temps, elle trouvait qu'il s'était avachi, qu'il manquait de dynamisme. Il l'énervait. Elle se tortilla sur sa chaise. Tout en lui l'énervait. Sa seule présence l'énervait. C'était la fatigue. Elle devait dormir... Si elle s'écoutait, elle prendrait un somnifère. Elle s'allongea en robe de chambre sous les couvertures.

Elle en avait acheté à la pharmacie, quelques jours avant sa visite chez le médecin. Cela faisait déjà quelques minutes que l'image de la petite boîte rose la tentait. Elle fit un mouvement pour se lever, qu'elle interrompit aussitôt. Les paroles du médecin lui revinrent en tête: «Surtout, ne prenez pas de somnifères. Ils créent un effet de dépendance et peuvent causer d'autres problèmes de santé». Elle n'avait certainement pas besoin de ça... Et puis, il fallait bien se l'avouer, le sommeil «anormal» lui faisait peur. Elle remonta la couverture sur ses épaules. Le vide, encore le vide. Elle ne pouvait pourtant pas se résoudre à jeter les somnifères.

L'esprit embrouillé, elle se demanda soudain si ce retour des nuits blanches était dû au souper de vendredi. Oui, c'était bien à partir de ce moment que le cycle infernal de l'insomnie s'était remis en marche. Pourtant elle s'était bien amusée, elle avait eu du plaisir. Enfin, elle le pensait. Aucun incident qui aurait pu l'empêcher de dormir n'était survenu. Peut-être la cause était-elle sa routine qui avait été chamboulée. Elle s'était couchée sans son maintenant habituel verre de lait, sans son bain moussant... et plus tard que d'habitude. Elle n'avait plus réussi à s'endormir à partir de ce moment-là. Ni cette nuit-là, ni la suivante, ni celle-ci.

Et dans trois heures et demie elle devait se lever pour aller travailler.

Il fallait penser à des choses agréables. Il fallait penser à des choses agréables. Elle était allée souper avec ses meilleures amies. Elle sourit. Cela devait faire maintenant douze ans qu'elles se fréquentaient, qu'elles se racontaient tout. Tout... Un fourmillement désagréable dans le creux de son bras interrompit ses douces rêveries. Elle se gratta machinalement.

Elle ferma les yeux, revoyait les images de ce souper. Leurs rires, leurs blagues, leurs imitations, leurs critiques. Puis elle se souvint de son malaise intérieur qui l'avait habitée durant toute la soirée. Comment elle avait ri avec les autres tout en étant

intérieurement torturée. Elle tentait de faire dévier le cours de ses pensées, sans résultat. Malgré elle, elle se souvenait de cette envie de pleurer qui l'avait assaillie à quelques reprises. Ses amies qui vantaient son copain. Comment elle était chanceuse d'avoir découvert cette perle rare. Elle aurait voulu leur dire. Elles étaient ses amies. Elle aurait voulu leur confier son mal intérieur. Ses angoisses. Comment elle était malheureuse. Comment elle ne voyait pas de but à sa vie. Comment cet homme «merveilleux, gentil, attentif» qui dormait tous les soirs près d'elle l'ennuyait à en mourir. Comment sa vie avec lui était devenue un cauchemar. Sans aucune raison. Si ce n'était cet ennui... Comment elle voulait partir, l'abandonner sans en être capable, incapable de surmonter l'échec. Comment en même temps qu'elle l'aimait et qu'il était devenu un compagnon, un complice, avec lequel elle partageait rires et folies, il était devenu une prison. Il l'étouffait. Elle aurait voulu s'envoler. S'envoler où? Elle n'en avait aucune idée. Elle avait peur. Elle porta la main à son front. Il était brûlant. Elle avait chaud. Elle se leva.

Elle hésita quelques secondes, puis se dirigea lentement, à tâtons, vers la chambre. Elle s'étendit sur le dos dans le lit.

L'homme marmonna dans son sommeil, et se retourna, entraînant avec lui les couvertures. Quelle heure était-il maintenant? Elle regarda le réveille-matin. Déjà quatre heures. Elle le saisit avec anxiété, vérifia trois fois l'alarme. Elle était si fatiguée. Allait-il la réveiller si elle s'endormait enfin? Elle vérifia à nouveau l'heure et pour la quatrième fois, l'alarme. Puis, elle soupira. Cela ne servait à rien. Comment allait-elle réussir à travailler ? Elle n'avait pas envie d'y aller. Son emploi aussi l'ennuyait. Elle sentait les gros sillons qui creusaient ses paupières. Elle avait mal au cœur. Elle pensa alors aux somnifères, tout en sachant qu'elle n'en prendrait pas. Elle gémit. Pourquoi se poser toutes ses questions maintenant? Pourquoi n'arrivait-elle pas à seulement apprécier sa vie? Pourquoi cette constante insatisfaction qui la rongait.

Pourquoi ne pas se satisfaire de tout ça. Sa vie. Son travail.

Elle tentait de trouver une autre raison à cette insomnie. Elle n'avait pourtant pas pris de café avant de se coucher. Mais elle avait bu un cappuccino dans le courant de l'après-midi. Elle n'y avait pas pensé. Cela lui était sorti de la tête.

Elle prit alors conscience que ce nouveau malaise qui venait de l'étreindre était un sentiment de culpabilité. Cela n'avait plus de sens... Elle ne pouvait pas se sentir coupable pour un café! Elle devait relaxer... Le docteur avait raison, l'insomnie était un véritable cercle vicieux, causée justement par l'anxiété de ne pas pouvoir dormir.

Puis, elle secoua la tête. Ce n'était certainement pas la faute d'un malheureux petit café qu'à... elle jeta un nouveau coup d'œil à son réveille-matin... quatre heures et quart, et elle était toujours éveillée. Et puis de toute façon, ce n'était pas un petit café bu au début de l'avant-midi qui devait lui causer cette insomnie. Elle ne pouvait pas continuer ainsi à s'aveugler.

Cette insomnie devenait intolérable ! Elle tenta d'évacuer l'image du café qui la tourmentait maintenant, en s'efforçant de penser au souper. Peut-être n'aurait-elle pas dû sortir ce soir-là... Elle soupira.

Elle se redressa et, tendue, se mit à observer l'homme qui dormait. Elle avait tellement envie de parler. De communiquer ses insatisfactions. Mais il la trouverait sûrement ridicule. Elle ne savait même pas ce qu'elle voulait. Qu'avait-elle à lui dire dans le fond? Elle en avait assez de parcourir seule les sombres pièces de l'appartement en quête d'elle ne savait trop quoi. Elle n'osait allumer la lumière de peur d'écarter toute possibilité de sommeil. Elle pensa se plonger dans ce roman qu'elle avait acheté la veille, mais elle n'en avait même pas envie. Elle n'avait même plus envie de lire.

Elle regardait toujours l'homme endormi. Elle ne pouvait pas le réveiller. Non, elle n'avait pas envie de lui parler. Pourtant elle aurait tout fait pour pouvoir discuter avec

quelqu'un, quelqu'un qui saurait la calmer. Elle passa en revue ses amis, puis les membres de sa famille. Elle allait appeler son père. Ces temps-ci, elle appelait beaucoup son père. Elle n'arrivait pourtant pas à verbaliser cette inquiétude qui l'étreignait, qui l'étouffait. Elle se recroquevilla sur elle-même et soupira. Elle était en train d'oublier qu'il était parti toute la semaine à un congrès. Elle n'avait pas le numéro de téléphone de l'hôtel et elle ne pouvait décidément pas appeler sa sœur à cette heure... si matinale. Elle jongla un instant avec une image furieuse à l'autre bout du fil. C'était trop compliqué. Qu'est-ce que son père lui avait suggéré la dernière fois et qui avait fonctionné ? De compter de 500 à 0 à l'envers...

Elle allait tout recommencer, dans une dernière tentative pour enfin dormir. Elle se dirigea vers la salle de bains, se déshabilla rapidement. Il faisait froid. Elle se glissa sous le jet d'eau chaude, faisant bien attention de ne pas mouiller ses cheveux. Elle y resta longtemps. Puis, elle s'essuya, enfila une nouvelle chemise de nuit. Elle but un verre de lait, se coucha lentement, tapotant son oreiller et ses couvertures. Elle ferma les yeux, puis se mit à compter. 500... 499... 498... 453... 432... Elle ne savait plus si elle comptait bien. Elle perdait le fil. Elle ne savait plus si elle dormait ou non. Elle ne devait pas dormir, si elle se posait la question.

Elle se rapprocha brusquement de l'homme qui ronflait doucement, se sentant légèrement coupable puisqu'elle savait qu'elle aurait très bien pu se glisser vers lui avec plus de délicatesse. Mais il continuait de dormir profondément. Une vraie roche. Elle écarta son bras, se glissa à côté de lui. Puis, elle ferma les yeux. Elle tenta de régler sa respiration sur la sienne, profonde et régulière. Elle perdait la notion du temps, dans un éveil endormi. Mais le bien-être qui l'avait envahie faisait peu à peu place à un malaise. La chaleur du corps de l'autre commençait à l'étouffer, elle se sentait prise au piège. Elle n'y arrivait pas.

Elle s'écarta de nouveau. Le silence de la nuit était devenu intolérable. Elle n'en pouvait plus, elle devait parler. Elle lui saisit un bras. Réveille-toi. Réveille-toi. Il

s'éveilla en sursaut. Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qu'il y a ? Et elle, regrettant déjà de l'avoir réveillé, lui répondait: Je ne suis pas capable de dormir... Oh non ! Ça ne peut pas continuer comme ça. Il jeta un coup d'œil au réveille-matin. Il est cinq heures ! Couche-toi et ferme les yeux. Tu dois me laisser dormir. Je dois être en forme pour mes rendez-vous demain. Je ne peux pas rester toute seule, comme ça dans le noir... Je ne sais pas quoi faire. J'ai peur. Tu as peur ? Tu as peur de quoi ? Je ne sais pas... Je suis ici, tu n'as rien à craindre. Tu ne comprends pas ! J'ai peur... Je ne sais pas pourquoi. Il soupira. Elle savait qu'il ne comprendrait pas.

Elle savait qu'il la trouvait pénible de le réveiller ainsi et qu'il s'efforçait de ne pas paraître impatient. Il l'énervait. Viens ici. Il la prit dans ses bras, la serra contre lui. Elle étouffait. Non je ne peux pas. Je n'y arrive pas. Il était bien éveillé à présent. Ça ne peut pas continuer comme ça. Il faut que tu dormes. Ferme les yeux et essaie de relaxer. Ce n'est pas si facile ! Elle n'y arrivait pas. Pourquoi l'avait-elle réveillé? Elle se serra contre lui, tenta de régler sa respiration sur la sienne, encore une fois. Et soudain, elle se crispa. Elle n'y arrivait pas. L'envie de le réveiller de nouveau, de lui parler. Il lui en voulait. Il se fâcha. Je veux dormir ! Arrête de me réveiller !

Elle chercha ses yeux dans la noirceur, sans dire un mot, trop surprise pour parler, tandis qu'elle le voyait se tourner brusquement et ramener ses couvertures sur sa tête. Soudain, une colère noire, inattendue, salvatrice, la saisit. Elle parlait fort maintenant : Moi aussi je suis fatiguée ! Tu penses que c'est drôle peut-être. La fatigue accumulée, l'anxiété, l'épuisement, prenaient le dessus. Dans maintenant deux heures je dois me lever pour aller travailler. Elle martelait chaque syllabe, elle pleurait. Tu es chanceux toi. Ça fait six heures que tu dors. Tu pourrais me parler un peu. De grosses larmes coulaient maintenant sur ses joues. Elle le détestait ! Le manque de sommeil lui faisait perdre la raison, la faisait fondre en larmes. Elle avait tort...

Je vais être horrible demain. Horrible. Comment je vais faire ? Et elle pleurait et elle pleurait. Une petite voix à l'intérieur lui murmurait: vas-y, continue de pleurer. Tu finiras bien par t'endormir. Et elle pleurait pour pleurer. Mais elle ne s'endormait pas.

Allez viens. Elle se retrouva alors couchée tout contre lui, en cuillère. Calme-toi. Je suis là. Elle se tranquillisait lentement. Sa crise de larmes avait peut-être détruit tout ce qui lui restait d'énergie. Elle allait enfin s'endormir. Sa respiration devenait de plus en plus lente, posée, sourde, ses paupières se soudaient. Elle n'arrivait plus à les ouvrir. Le temps s'étirait... elle allait y arriver... Elle ne devait pas penser, mais faire le vide... Elle voulait dormir, dormir, dormir. Elle l'entendit qui murmurait : Je t'aime. Elle ouvrit les yeux. Elle sentit son estomac se tordre, sa gorge se contracter. Elle se tourna sur le dos, les yeux rivés vers le plafond obscur. Elle devait dormir.

Elle se leva brusquement, se dirigea vers la salle de bains, ouvrit la pharmacie, saisit la petite boîte de carton. Une voix intérieure la tourmentait, lui murmurait qu'elle ne devrait pas prendre de somnifère, qu'elle commettait une erreur, qu'elle se cachait, qu'elle niait l'évidence. Mais elle ouvrait la boîte. Combien fallait-il en prendre ? Elle n'arrivait pas à lire les instructions. Combien en avait-elle avalé ?

Elle s'allongea dans le lit. Elle avait vraiment mal au cœur. Elle se tourna alors, tentant d'ignorer le malaise. Si elle pouvait seulement fermer ses petits yeux et s'endormir ! Rien n'y faisait. Elle devait se lever. Cela ne servait à rien de rester couchée. Elle avait chaud, elle avait froid. Elle avait mal partout. Une demi-heure et le réveille-matin sonnerait. Elle allait être malade. Elle ne pouvait continuer comme ça. Elle devait prendre une décision. Elle ne pouvait pas remettre ainsi toujours à plus tard. Elle devait faire le saut. L'inconnu lui faisait tout à coup moins peur, devenait une délivrance. Elle sentait la fièvre qui montait tandis qu'elle sombrait peu à peu dans un sommeil noir, peuplé d'ombres. Dans un éclair de conscience, elle sentit l'homme qui se collait maintenant contre elle. Elle voulait crier : «Ne me touche pas!». Mais les

mots restaient entravés dans sa gorge. Ne pouvaient franchir le seuil de sa bouche. Demain.

Elle entendait une voix lointaine. Tu es bouillante ! Elle tenta d'ouvrir les yeux. Elle en était incapable. Elle espérait qu'il appellerait à son bureau. Il expliquerait qu'elle était malade. Et elle, elle dormirait. Demain. Déjà, elle se détendait. À travers des stores, la lumière blafarde annonçait un matin pluvieux.

LA FIN

La tempête se déchaînait de plus belle. La route n'était plus perceptible. La neige tombait, parfois mêlée de pluie. Les essuie-glaces ne pouvaient rien contre le verglas qui collait au pare-brise. Les pneus dérapaient sur la route glissante. Il n'y avait plus de lampadaires. C'était l'obscurité complète. Les phares de la voiture n'éclairaient plus que de petits points blancs aveuglants. Elle était assise au volant, le visage tendu, le corps glacé d'un froid intérieur. Elle ne pensait plus, ne pouvait plus penser.

Une courbe. Des profondeurs de son esprit lui parvint un avertissement. Elle cligna des yeux, réalisa le danger, frissonna et souleva doucement son pied tendu sur l'accélérateur. Son esprit embrouillé enregistra une habitation longiligne et éclairée qui bordait la route. La voiture s'engagea lentement dans le stationnement.

Le visage figé, elle ferma le moteur. Elle prit une profonde inspiration et ouvrit la portière de sa voiture. Une rafale pénétra à l'intérieur, couvrant son manteau d'une poudrière blanche. Elle toussa, fit pivoter ses jambes vers l'extérieur et, se donnant un élan, se retrouva dans la nuit enneigée. La neige s'échappait des profondeurs obscures. Elle tombait drue, épaisse et elle était éclairée par la lumière d'un lampadaire unique, mais aussi par les lumières de Noël qui décoraient encore le petit motel qui faisait face à la route serpentine. Elle se dirigea doucement, concentrée sur ses pas, comptant ses pas, vers la porte rouge éclairée d'un néon formant les lettres du mot «Réception». Elle ferma les yeux un instant, cherchant au plus profond de son être le courage d'avancer encore, respira un dernier coup, s'hypnotisant dans la buée sortant de sa bouche et pénétra dans la petite pièce d'un air décidé. Quelqu'un était assis derrière le comptoir. Elle se vit alors demander mécaniquement, poliment, une chambre et choisir

non fumeur, régler la facture, sans voir le prix. Elle se vit remercier une personne qui resterait à jamais effacée de sa mémoire.

La clé entre ses doigts gelés, elle ouvrit la porte qui se trouvait devant sa voiture qu'elle venait de stationner de nouveau. Elle pénétra dans la chambre. L'air était glacial. Tout son corps était froid, vide. Elle marchait dans un brouillard, dans un rêve. Où plutôt un cauchemar. Elle se sentait morte. Son corps était une pierre. Un robot. Une mécanique sans âme. Elle n'entendait rien, ne sentait rien, voyait sans voir, agissait sans se souvenir de ce qu'elle faisait. Des doigts gelés touchèrent un visage figé. Elle ne sentait plus rien sinon le froid qui se faufilait dans ses entrailles, dans ses muscles, sous sa peau. Elle se mit à frissonner.

Elle se dirigea vers le chauffage, l'alluma. Puis, une lampe. Elle laissa tomber son sac sur le tapis, puis les clés sur la table de chevet. En frappant la surface vitrée, elles firent un bruit de détonation, qui lui heurta le cœur. Et là, la tuque encore enfoncée sur sa tête, son gros manteau d'hiver boutonné jusqu'au menton, son foulard enroulé autour du cou, elle se laissa tomber assise sur le matelas mou et se mit à pleurer. Ce fut d'abord une discrète larme qui se forma dans le coin de son œil. Puis une autre. Les larmes se succédèrent bientôt de plus en plus rapidement, pour se transformer en sanglots, quelques hoquets, puis finalement en torrent. Elle pleura. Tout s'écroulait autour d'elle. Elle pleura dix ans de vie commune, dix ans de projets, dix ans de compromis, dix ans de châteaux en Espagne. Puis, elle pleura sur elle, sur ses enfants, elle pleura sur sa famille brisée, elle pleura son insécurité, elle pleura le vide, elle pleura, elle pleura, elle pleura sa solitude.

Son visage était inondé, son nez coulait. Une douleur lui déchirait le corps, lui gelait les doigts, lui brûlait le ventre. Une main invisible lui broyait les tripes, les tordait et y enfonçait les ongles. Elle ne pensait plus, n'arrivait pas à formuler une idée dans sa tête ou à se raisonner. Elle souffrait et souffrait. Elle ne voyait plus clair. Elle perdait

la raison. Elle s'en foutait. Elle n'avait plus la force, ni même l'envie de lutter contre le courant dément qui l'emportait dans les profondeurs de l'enfer.

Une éternité plus tard, lorsque son corps se fut vidé de toute son eau, lorsqu'elle eut pleuré toutes les larmes de son corps, ses yeux s'asséchèrent peu à peu, les hoquets s'espacèrent. Elle fut saisie d'une lassitude amère. Elle se recroquevilla, la tête dans les genoux, adopta une position fœtale agitée de sursauts compulsifs, dans une léthargie inconsciente, une douleur lancinante à la tête.

Elle retrouva peu à peu conscience et, avec elle, venaient les souvenirs, des images qui, malgré elle, s'imposaient dans son esprit. Elle avait voulu lui faire une surprise. Quelle conne! Elle se revoyait tout planifier. Depuis deux semaines qu'elle y pensait. La maison, les enfants, les repas et les vêtements qu'elle avait préparés d'avance, tous ces petits détails, aller chez le coiffeur. Elle se voyait faire le tour de la maison une fois, deux fois, trois fois pour être bien certaine de n'avoir rien oublié. Elle se souvint qu'il lui avait téléphoné disant que déjà il s'ennuyait d'elle, des enfants, que c'était difficile pour lui d'aller travailler ainsi au loin. Elle avait mal au cœur.

Insidieusement, une vive colère s'aviva dans tout son corps. Elle prit naissance dans sa poitrine, forma une boule qui enfla, enfla encore, pour former une tempête formidable, une rage destructrice, intolérable. Elle étouffait. Un hypocrite. Un menteur. La colère montait, emplissait sa tête, tendait ses tempes, contractait ses membres. Un long et puissant cri silencieux tentait de s'échapper de sa bouche ouverte, sans y parvenir.

Ses poings volaient devant elle, ses bras s'agitaient, cherchaient à quoi s'attaquer. Ses doigts agrippèrent son foulard. Elle les enfonça dans les mailles, tira. La laine tendue lui coupait les jointures. Il l'avait trahie. Elle l'avait cru. Elle avait eu confiance en lui. Elle suffoquait. Elle avait chaud. Elle arracha son manteau, le jeta au loin de toutes ses forces.

Elle tentait de chasser l'image sans y parvenir. Cette femme et lui s'embrassant passionnément dans le portique du restaurant. Ses bras autour de son cou. Au début, elle ne l'avait pas reconnu. Elle les avait trouvés beaux. Puis ses yeux avaient repéré des épaules familières. Elle avait aperçu le manteau rouge qu'ils avaient acheté ensemble à Boston. Elle avait vu le foulard qu'elle lui avait offert pour son anniversaire. Elle avait senti le vent hivernal pénétrer dans ses entrailles, envahir son corps. Tout s'était effacé autour d'elle dans un grand tourbillon blanc. Elle avait senti son cœur se serrer, se serrer. Non, non, ce n'était pas vrai. C'était un cauchemar.

Il avait levé son visage. Ses yeux avaient plongé dans les siens. Elle y avait d'abord lu de l'indifférence, puis tout s'était enchaîné à une vitesse folle. Une lueur d'incompréhension s'était allumée dans son regard... puis il l'avait reconnue. Elle avait lu de la stupéfaction dans son regard... et de la culpabilité. Reprenant alors quelque peu ses esprits, elle avait senti les flocons sur son visage, entendu les pneus d'une voiture crissant dans la neige et une odeur de pain était parvenue à ses narines. Prenant tout ce qu'il lui restait de courage et d'orgueil, elle lui avait jeté un dernier regard, lui avait tourné le dos, était montée dans sa voiture et avait fait demi-tour, en direction de Montréal.

Elle se releva. Elle avait chaud. De l'eau. De l'eau froide. Elle se dirigea vers la salle de bains et aperçut son visage dans le miroir. Ce fut un choc. Ce visage n'était pas le sien. Enflé, rouge, barbouillé. Elle plongea les yeux dans les siens, cherchant où elle avait pu échouer, cherchant des indices. Pourquoi? Comment? Quand? Où? Elle tentait, en vain, de se souvenir d'éléments qui auraient pu lui échapper, elle ressassait les souvenirs des derniers jours, des dernières semaines, des derniers mois. Elle ne se souvenait de rien. Elle ne se rappelait plus. Depuis combien de temps cela durait-il? Ça ne se pouvait pas. Peut-être que c'était elle, la paranoïaque, la folle. Peut-être avait-elle tout imaginé. Elle repensait à la scène, se souvenait des bras encerclant tendrement cette femme... Tout lui semblait sale. Elle se sentait sale.

Prendre une douche. Elle se déshabilla rageusement, ouvrit le robinet, se glissa rapidement sous l'eau chaude. Sentir l'eau couler dans ses cheveux, sur son visage. Sur son corps. Elle saisit une serviette blanche, développa le petit savon sec qu'elle tenta en vain de faire mousser sur le tissu avant de frotter, frotter sa peau qui ne se réchauffait pas, d'abord mécaniquement puis de plus en plus rageusement. Depuis quand cela durait-il? Elle les revoyait tendrement enlacés. Pourquoi? Comment s'étaient-ils connus? Qui était-elle? Elle n'avait jamais vu cette femme. Elle en était certaine. Tout s'était peut-être déroulé sous ses yeux. Elle tentait de se rappeler les derniers moments, les soirées où il était revenu tard de travailler, les bières qu'il allait prendre avec ses amis... Elle tentait de se souvenir d'un regard étrange, d'un mot, d'un indice. Elle fouillait le passé. Ne trouvait rien. Elle voyait les événements repasser sous ses yeux rapidement, puis elle les décortiquait. Tout se mélangeait. Elle ne voyait plus clair. L'eau se refroidissait. Elle ferma le robinet, saisit une grande serviette et s'en enveloppa.

Elle se retrouva dans la chambre. Les rideaux étaient restés ouverts. Elle alla les fermer. Les flocons agités par le vent heurtaient la vitre dans un sifflement sinistre. Un cerceau de douleur lui serrait le crâne. Elle chercha son sac, le trouva. Elle prit des vêtements au hasard, s'habilla. Les idées, les souvenirs se bousculaient dans sa tête. Elle défit les draps, s'allongea, se couvrit jusqu'au cou, les yeux au plafond.

Elle se retrouvait, après dix ans de vie commune, dans une chambre de motel, en plein hiver, en pleine tempête de verglas, dans les Laurentides, à trois heures de chez elle. Elle était revenue au point de départ. Elle se mit à trembler. Le point de départ. Elle regardait en arrière, puis revenait au présent avec l'impression de n'avoir rien réalisé. Elle ne s'endurait plus. Son corps était à vif. Elle avait chaud. Elle avait froid. Elle se redressa.

Être dans une chambre comme, une chambre..., une chambre... Pendant quelques minutes, elle oublia sa peine, heurtée dans son sens de l'esthétique. L'endroit était affreux. Il y avait du tissu partout. Partout le même tissu à carreaux blancs et rouges. Le même tissu avait servi à confectionner les rideaux autour des fenêtres, la nappe sur la table, les napperons sur les meubles, les coussins, le couvre-lit. De gros barbouillis pastel étaient accrochés aux murs, signés d'une certaine *Denise*. Se retrouver au milieu d'une telle horreur, perdue dans les montagnes, à un tel moment. Elle se remit à sangloter doucement serrant ses bras contre sa poitrine. Elle ne voulait pas être là, dans ce motel minable. Elle voulait être à la maison. Avec ses enfants. Elle voulait prendre la voiture. Elle ne pouvait pas. C'était trop dangereux. Elle voulait leur téléphoner, leur parler. Elle prit le téléphone entre ses doigts tremblants, le reposa. Elle ne voulait pas pleurer au téléphone. Ils devaient dormir. Elle allait les réveiller. Tout ça à cause de ce menteur.

Un sentiment froid, dur, l'emplissait peu à peu. Elle sentit ses épaules se raidir, ses mâchoires et ses poings se serrer. Ses yeux se plissèrent. Elle allait détruire sa vie.

Il avait détruit la sienne. Il avait détruit leur famille. Il avait détruit leur avenir. Elle enrageait. Des idées de vengeance lui parvenaient les unes après les autres, tourbillonnaient autour d'elle à une vitesse vertigineuse. Elle allait appeler sa famille. Découper en petits morceaux toutes leurs photos de mariage, toutes leurs photos de couple. Enlever son visage de menteur de toutes les photos de famille. Coucher avec son frère. Mettre le feu dans ses papiers, donner ses vêtements aux pauvres, lui envoyer un virus informatique. Passer une annonce d'escorte dans le journal et y mettre son numéro de cellulaire. Inscrire son courriel de bureau à des dizaines, à des centaines de sites pornographiques...

Sa jubilation amère laissait tranquillement place à un malaise grandissant, une peine qui lui semblait insurmontable. Elle se sentait seule, elle se sentait petite dans ce grand lit vide, dans cette chambre atroce, dans ce motel lugubre, dans la neige, dans le froid,

dans les montagnes, dans l'immensité de la nuit obscure. Elle décida de ne pas éteindre la lampe de chevet.

Elle s'étendit à nouveau et se pelotonna contre les oreillers, les couvertures au menton. Il allait peut-être vouloir revenir. Peut-être était-ce une aventure sans lendemain, une aventure d'une nuit. L'image du couple s'embrassant tendrement sous les flocons de neige lui revient en mémoire. Un coup de poignard au cœur. Elle savait que jamais l'image ne la quitterait. Elle savait au plus profond d'elle-même que c'était fini. C'était sa décision. Elle sentit ses muscles se relâcher. La peine au cœur, elle se roula en boule. Demain, Montréal. Demain, les enfants. Demain.

PANAMA

Une lune ronde, déjà haute dans l'immensité de l'obscurité, éclairait la plage de sable nue qui s'étendait à perte de vue. La mer noire, qui se confondait avec la nuit, s'effondrait dans une écume blanche à quelques mètres de la fête. La température était chaude, agréable. Le vent salé soufflait bruyamment et couvrait le fracas des vagues. Une scène avait été emménagée près d'un bar situé directement sur le bord de la mer. Un homme portait un costume tout blanc qui contrastait avec sa peau brune et ses cheveux noirs. Derrière son micro, il était lancé dans un merengue enlevé. À ses côtés, des musiciens en sueur faisaient vibrer leur instrument. Trois superbes femmes noires se déhanchaient, leurs longues jambes élancées engagées dans des pas compliqués et enivrants, le front plissé par l'effort.

Une centaine de personnes était éparpillée sur la plage. Plusieurs groupes étaient assis sur des chaises basses avec en mains des bouteilles de rhum brun et de coca-cola. Des tranches de limes mouillaient les accoudoirs des chaises. Les gens riaient à gorge déployée, chantaient parfois. Une femme se levait, roulait des hanches de façon provocante tandis que ses amis approuvaient par des cris admiratifs. Des amoureux se collaient sur les banquettes installées sous les palmiers. D'autres dansaient. Tous semblaient heureux.

Elle était assise au bar, un auvent en feuilles de bananiers séchées au-dessus de la tête, un verre de vodka tonic à la main, les cheveux dans le vent, la musique dans le corps. Elle se sentait légère. Elle se sentait bien. Bien comme elle ne s'était sentie depuis très longtemps. En harmonie complète. Elle regardait, hypnotisée, les couples danser. Les

bras, les mains, les jambes, un véritable spectacle. La sueur coulait sur les corps tendus, collaient les cheveux contre les tempes inondées.

La musique l'enivrait, envahissait son corps, serrait son ventre. Ses épaules suivaient le rythme. Elle avala une dernière gorgée, reposa son verre sur le comptoir collant. Derrière le bar, une jeune femme aux grands yeux rieurs lui souriait de ses dents blanches : «¿Otro?». Un verre était déjà apparu devant elle, entre ses doigts. Elle contemplait les danseurs. Si beaux... si amoureux... de la vie, de la musique, de la danse. L'exaltation atteignait un paroxysme qu'elle trouvait presque difficile à supporter. Elle regardait autour d'elle, s'emplissait de tout ce qu'elle voyait. Elle n'arrivait toujours pas à croire qu'elle était bien là, au Panama, au bord de la mer. L'espace de quelques secondes, elle se revit pénétrant dans une agence de voyage sur une rue Mont-Royal enneigée et achetant un tout inclus sur un coup de tête, guidée par le désir irrépressible d'échapper au train-train quotidien.

Tous ces gens avaient du plaisir. Elle les voyait plaisanter et s'amuser. Elle entendit un homme rire à gorge déployée. Elle tourna la tête un peu trop rapidement. Elle vacilla, perdit l'équilibre, se rattrapa au rebord du comptoir. Elle attendit quelques instants que le monde cesse de tourner. Devant elle, un homme à la stature imposante et à la peau brune embrassait fougueusement une petite femme vêtue de rouge qu'il soulevait littéralement de terre pour la serrer contre lui. Cette dernière avait enroulé ses bras nus autour de son cou.

Inconfortable, elle détourna le regard, pourtant irrésistiblement attiré par le jeune couple. Plus elle les observait, plus elle sentait en elle un malaise qui l'étreignait, qu'elle tentait de nier, de rejeter. Un serpent glacé se déployait dans le creux de son ventre, parcourait ses entrailles, la faisait frissonner. Un sentiment de vide, de solitude l'envahissait. Elle détourna à nouveau le regard, tenta de se concentrer sur les danseurs. Et soudain, comme pour la sauver, entre tous ces corps qui ondulaient, ces jupes qui tournaient, ces cheveux longs qui virevoltaient, il était là.

Elle se redressa. Il dansait, concentré, le sourire aux lèvres. Elle ne pouvait le quitter des yeux. Elle ne voyait que lui. Son cœur battait à tout rompre. C'était lui. C'était lui qu'elle voulait. Ses genoux tremblaient. Dans son esprit embrumé, elle tentait d'analyser la raison d'un tel désir, d'une telle urgence. Elle était attirée par lui comme par un aimant. Excitée par un pur inconnu. Elle essayait de rester rationnelle. C'était la solitude qui éveillait en elle cette folie. Elle ne savait rien de lui ni de sa vie. Cette attirance n'était que pure intuition. Elle devait se ressaisir.

Un couple s'écarta. La femme qui dansait avec lui entra dans son champ de vision. Elle sentit son estomac se tordre. Le serpent siffla. L'homme leva alors les yeux et leurs regards s'accrochèrent, se fondirent l'un dans l'autre. Trois secondes s'écoulèrent qui lui semblèrent durer des heures. Elle sut. Un lien incompréhensible les unissait. Un fil qui se formait dans la sueur, le vent, la nuit, la musique. Exaltant, mais intolérable à la fois. Elle détourna avec difficulté la tête. Elle frissonna et croisa ses bras contre sa poitrine.

Un mouvement près d'elle la sortit de sa torpeur. Son voisin essayait d'attirer son attention. Elle le regardait sans comprendre. Puis, elle sembla s'éveiller. Il l'invitait gentiment à danser. Troublée, elle acquiesça. Elle se leva et commença à virevolter doucement, comme dans un rêve, se laissant guider par les bras trop experts et trop patients. La chanson se termina, une autre débuta. D'autres bras l'encerclèrent. Puis d'autres. Elle tournait et tournait. Elle avait chaud. Un feu intérieur la consumait. Ses cheveux noirs lui collaient aux tempes. Toujours, elle cherchait cet homme, tentait de croiser son regard. Elle se trouvait folle. Mais elle n'avait jamais autant voulu un homme.

Ils changeaient de partenaire, sans jamais se rejoindre. Ils se rapprochaient, puis s'éloignaient. C'était trop fort. Trop puissant. Elle avait peur. Leurs yeux s'accrochaient, se quittaient, se retrouvaient. Le rhum coulait à flots. Autour d'eux, les

danseurs s'exaltaient, conscients que la fin de la fête approchait. L'angoisse l'envahissait. Elle se crispait. Elle désirait pourtant que cela ne finisse jamais.

Puis, la musique cessa. Le chanteur délaissa son micro. Les danseuses s'étirèrent. Les musiciens rangèrent leurs instruments dans les étuis. Les fêtards s'éparpillèrent. La plupart titubaient et s'évanouissaient tranquillement derrière les dunes de sables.

Une vingtaine de personnes était restée et s'installait maintenant aux quelques tables qui côtoyaient le bar sous l'auvent de feuilles de bananiers, éclairé par la lune. Une voiture roulait sur le sable. Un homme en sortit, riant, ouvrit le coffre, empoigna des sacs qu'il déposa sur le comptoir. Quatre, cinq, six bouteilles de rhum, de coca-cola. Quelques minutes plus tard, chacun avait son verre devant lui. Maladroits, la parole ardue, tous conversaient à tâtons, riaient gentiment. L'air était chaud et humide.

Elle devait s'en aller, mais elle n'en avait pas envie. Elle se dirigea à nouveau vers le comptoir, se hissa difficilement sur un banc. Elle s'accouda au bar, appuya sa tête contre sa main. Une torpeur engourdissait ses membres. Ses paupières étaient lourdes. Le vent sifflait dans ses oreilles. Elle avala une gorgée. Une ombre assombrit le comptoir. Elle frissonna. Une présence près d'elle. Inévitable. C'était lui. Il s'assit. Sans un mot. Elle tremblait.

Doucement, ils commencèrent à parler. Ce fut d'abord quelques mots, puis quelques phrases. Un dialogue d'ivresse, sans queue ni tête, mais dans lequel tout semblait d'une clarté aveuglante. Ils discutaient à bâtons rompus. Leurs épaules se frôlaient, leurs jambes s'enlaçaient. Elle se sentait bien, même si une petite voix intérieure ne cessait de l'avertir : danger, danger, danger, ... Elle ne voulait pas écouter. Son corps souffrait, exigeait la chaleur de l'autre. Tremblante, elle balaya ses doutes d'une gorgée de rhum. Ils se levèrent et se mirent à marcher sur le sable humide, près des vagues éclairées par la lune.

Soudain, ce fut l'obscurité la plus complète. Un noir d'encre. La lune se cachait derrière de profonds nuages. N'était perceptible que l'écume de la mer. Un vent de plus en plus puissant soufflait autour d'eux. Il n'y avait que ce vent et le fracas des vagues. Elle entendait les feuilles des palmiers qui s'agitaient furieusement.

Elle tituba, s'accrocha à lui et sans trop savoir comment, pourquoi, ils s'embrassaient dans le sable. Elle essayait bien de reprendre contact avec la réalité, d'émerger de ce rêve. Elle n'y arrivait pas. Soudain, elle arrêta de lutter. Elle oublia qui elle était, où elle était, pourquoi. Son corps prenait le dessus. Elle perdait la tête et se laissait entraîner dans un vertige sans fond.

Le soleil se leva à l'horizon. Une lueur jaune apparaissait au travers des filaments nuageux et surprenait leur corps enchevêtrés, étendus dans le sable près d'une mer calme et scintillante.

Il dormait. Elle, les yeux grand ouverts contemplait le ciel doré au-dessus d'elle tandis que se dissipaient les derniers effets de l'alcool. Le vent s'était calmé et une délicate brise lui caressait la peau. Elle entendait crier les immenses oiseaux qui survolaient l'eau, bien enlignés les uns derrière les autres.

Avec l'aube se réveillait en elle un malaise, tandis que la présence de l'homme, tant voulue, lui semblait de plus en plus indésirable. Les événements de la veille passaient et repassaient dans sa tête. Elle tentait de se rappeler les moindres détails, les moindres mots, les moindres gestes. Elle dévisagea l'homme qui dormait contre elle, cherchant à reconnaître l'inconnu qu'elle avait tant désiré il y avait à peine quelques heures et qui lui semblait maintenant plus vieux, plus maigre et plus terne que dans son souvenir. Ses traits lui parurent déplaisants. Ses bras qui l'avaient réchauffée, l'étouffaient à présent. Elle voulait partir. Elle devait s'en aller.

Elle se dégagea lentement, sans qu'il ne se réveille. Étourdie, elle porta ses mains à ses tempes. Puis, elle secoua le sable qui lui collait au corps, remit en place ses vêtements humides de sel. Elle sentait en elle le besoin de s'éloigner, de s'échapper. Elle hésitait. Elle contempla une dernière fois l'homme étendu dans le sable. Il marmonna dans son sommeil et elle vit alors son bras qui s'étirait, qui la cherchait. Elle recula brusquement, et s'enfuit, trébuchant dans le sable noir.

UN NOUVEAU DÉPART

Une lumière vive pénétrait par les carreaux blancs de la fenêtre de la cuisine immaculée. Essuyant un dernier verre, elle contempla quelques instants les rayons du soleil qui se réfléchissaient sur la petite neige tombée la veille, tout en planifiant la journée dont l'élément dominant était l'inscription de Maxime à l'école du quartier. Elle jeta un coup d'œil à sa montre et cria machinalement à son fils de descendre déjeuner.

Elle prépara le déjeuner tout en pensant aux nouveaux vêtements, au sac d'école, aux beaux crayons et aux jolis cahiers qu'elle allait acheter pour la rentrée en août prochain. Elle pensa à la première journée d'école dans moins de six mois, et visualisait la belle photo qu'elle allait alors prendre de son fils qui commençait l'école! Elle envisagea consciemment pour la première fois l'avenir de son fils. Déjà dans sa tête, les prémisses d'un schéma se dessinaient. Elle se mit automatiquement à faire des plans.

Maxime surgit alors dans la cuisine et s'installa pour manger. Elle le fixa. Soudain, elle le trouva grand. Elle fut impressionnée. Elle eut un petit choc. Elle s'assit devant lui et tandis qu'il mangeait avec appétit, elle réalisa qu'une autre étape de la vie commençait. De sa vie. Elle se sentit un peu vieille, inquiète aussi. Elle réalisa que son bébé n'était plus un bébé, que déjà son fils entrait dans le monde, s'engageait dans un processus indépendant d'elle et qui allait le mener vers l'âge adulte. Le cœur tout à coup serré, elle regretta qu'il ne puisse pas toujours rester petit.

Il eut bientôt fini de manger et elle lui expliqua que, ce matin, ils allaient visiter sa nouvelle école et l'y inscrire. Elle l'aida à mettre son manteau, sa tuque, ses mitaines, ses bottes. Elle-même passa quelques minutes devant le miroir pour se mettre belle. Puis, ils partirent.

Elle était un peu énervée. Tandis qu'elle conduisait dans les petites rues du quartier résidentiel, elle demanda à Maxime trois ou quatre fois d'être gentil, d'être sage. Elle lui dit que c'était important l'école. Il hocha la tête, silencieux.

Elle stationna la voiture et, prenant Maxime par la main, elle l'entraîna d'un pas rapide, en direction de la grande bâtisse en briques rouges et aux immenses fenêtres décorées de bricolages multicolores. Maxime traînait un peu derrière tandis qu'ils traversaient la cour déserte.

Ils pénétrèrent dans l'établissement. Elle déboutonna son manteau et celui de Maxime. Elle lui enleva sa tuque et ses mitaines. Elle lui replaça les cheveux. Elle vit alors la pancarte sur laquelle le mot «Inscription» était inscrit et où une flèche pointant vers la droite était dessinée, direction vers laquelle ils se dirigèrent aussitôt.

Un homme, grand, mince et portant des lunettes vint vers eux et se présenta comme étant l'évaluateur. Il leur expliqua que pendant qu'elle-même et les autres parents allaient remplir les formulaires, il allait faire passer quelques tests aux enfants en vue de la formation des groupes. Il demanda gentiment à Maxime son prénom. Ce dernier fronça le nez, fit la moue et, au grand désarroi de sa mère, il répondit bien clairement: «Je ne veux pas te parler». Elle eut un petit rire gêné et excusa son fils. L'homme balaya ses excuses de la main, mais il lui sembla qu'il dévisageait tout de même le petit garçon d'un air pensif.

Elle emmena Maxime à l'écart et se pencha devant lui. Elle lui chuchota d'être gentil, qu'il était un grand garçon bien élevé, et fut quelque peu déboussolée par son air

renfrogné. Du coin de l'œil, elle vit l'évaluateur saluer les autres enfants, leurs parents et leur indiqua à tous une classe dans laquelle ils entrèrent. Elle voulait partir.

Elle imita les autres parents. Elle prit Maxime par la main et ils suivirent le groupe. Elle le débarrassa de son manteau et lui indiqua une chaise et un pupitre. Incertaine, elle alla s'asseoir contre le mur.

L'évaluateur remit des documents aux parents ainsi qu'un formulaire à remplir. Puis, il donna à chacun des enfants une feuille et un crayon. Elle s'appliqua à remplir minutieusement les documents qu'elle tenait appuyés contre sa cuisse.

Quelques ricanements lui firent lever les yeux. Elle regarda aussitôt en direction de son fils. Maxime se tortillait sur sa chaise, amusant ainsi deux petites filles, pendant que les autres enfants écoutaient calmement les instructions. Puis, elle le vit qui se levait. Il se mit à se promener dans la classe tout en fredonnant une petite chanson. L'évaluateur se tut.

Elle eut chaud. Elle eut envie d'enlever son manteau.

La scène qui se déroulait devant ses yeux lui parvenait tel un rêve, au travers d'un brouillard, au ralenti. Plus tard, elle aurait de la difficulté à se souvenir de ce qui s'était passé exactement, de façon rationnelle. Les autres enfants avaient cessé de porter attention à l'évaluateur qui se trouvait toujours en avant de la classe. Amusés, ils suivaient la déambulation du petit garçon qui chantonnait de plus en plus fort.

Elle se redressa et c'est alors qu'elle entra dans son champ de vision. Il l'aperçut aussitôt. Leurs regards identiques se croisèrent. Elle fronça les sourcils, l'intimant silencieusement de rester assis comme les autres. Il soutint son regard, devenu suppliant, et sourit malicieusement. Il laissa échapper un rire moqueur tandis qu'il continuait à déambuler entre les chaises, de plus en plus rapidement. Elle s'avança,

mais la voyant qui s'approchait, il se mit à courir entre les chaises, heurtant les petits pupitres, frôlant les autres enfants. Elle ressentit cela comme une trahison.

Sur le coup, elle ne réagit pas. Elle resta là, les bras ballants, la bouche entrouverte. Puis, elle sortit quelque peu de l'état second dans lequel elle était plongée. C'est alors qu'elle prit conscience, avec horreur, de tous ces regards convergeant vers elle. Elle rougit. Une sourde colère contre Maxime prit naissance dans sa poitrine. Elle fixa son enfant et s'avança vers lui. Calmement, elle lui saisit un bras. Il se raidit, plongeant son regard furieux dans le sien. Elle ne le reconnaissait plus. Elle ne comprenait pas. Pourquoi lui faisait-il ça? À elle! Pourquoi? Elle ne savait qu'une chose : il fallait que cela cesse. Elle serra plus fort, le dirigeant vers la chaise abandonnée. Il protesta, résista. Énervée, elle resserra sa main autour de son bras.

Et il se mit à crier.

C'était peut-être de sa faute. Peut-être lui faisait-elle mal. Elle devait rester calme, trouver un moyen de transformer cela en épisode comique. Mais il criait. Elle paniqua. Elle avait chaud. Il se débattait. Du coin de l'œil, elle aperçut trois enfants qui les regardaient la bouche ouverte, les yeux écarquillés.

Elle avait honte, honte, honte de son fils. Honte d'elle-même qui perdait la maîtrise de la situation. Un instant, qui lui parut interminable, elle resta paralysée, immobile, analysant ce sentiment horrible. Puis, elle sentit à nouveau le regard des autres parents. Certains semblaient gênés, d'autres désapprouvateurs. Et les cris de son fils qui ne cessaient pas. Elle ne se sentait pas bien. Elle devait faire quelque chose. Elle voulait partir.

Elle marmonna des excuses et, devant tous ces gens, qui semblaient figés dans le temps et la regardaient, elle empoigna Maxime par le bras. Tentant de l'immobiliser, elle lui mit son manteau. Maxime hurlait. Il la frappait, lui donnait des coups de

poings, des coups de pieds. Le visage de marbre, elle finit de le vêtir, lui enfonçant sa tuque sur la tête. Elle voulut le prendre dans ses bras, il se débattait. Il glissa, tomba. Ses hurlements redoublèrent. Elle le saisit alors, le jeta sur son épaule, et réussit à sortir, le dos droit, de la classe. Elle marcha dans le couloir d'un pas régulier, mais raide et hâtif. Elle passa devant les classes bondées de petits élèves et de professeurs. Elle prit bien soin de regarder droit devant elle. Elle marcha ainsi jusqu'à la voiture, indifférente au vent glacial qui lui heurtait le visage, l'enfant hurlant comme un damné sur son épaule.

Il hurla jusqu'à la voiture. Elle le lança presque sur le siège arrière, l'attacha sur son siège d'appoint. Il se débattait. Il était grand. Il était fort. Il lui faisait mal. Elle claqua la porte. Puis, le cerveau embrouillé, elle contourna la voiture pour s'asseoir derrière le volant auquel elle s'agrippa quelques secondes. Plongée dans un état second, elle inséra la clé dans la serrure et mit en marche le véhicule. Elle n'alluma pas le radio. Maxime, immobilisé dans son siège, se calmait. Elle en était à peine consciente. Des images de la scène qu'elle venait de vivre et qui allaient l'assaillir pendant des jours tournaient dans sa tête et détruisaient ses illusions. Elle marmonna: «Tu as tout raté».

Lorsque la voiture s'engagea dans l'entrée de la maison, une petite voix transperça le nuage dans lequel elle était plongée. C'était Maxime qui disait: «Maman, j'aime pas ça l'école». Cela lui prit quelques secondes avant qu'elle comprenne ses paroles. Elle ne répondit rien. Son fils n'ajouta rien. Ils n'en discutèrent plus.

L'après-midi se passa en silence. Maxime tenta à quelques reprises de lui parler, mais elle resta de glace. Il se réfugia dans sa chambre tandis qu'elle terminait le repassage. L'école était devenue un cauchemar.

Elle s'imaginait le pire pour les années à venir. Le directeur de l'école lui téléphonant. Le professeur lui écrivant des commentaires négatifs. Les mauvais bulletins. Maxime

échouant à ses examens. Son fils, un raté. Elle eut honte du cours que prenaient ses pensées, mais n'y pouvait rien.

Maxime la rejoignit dans le salon et s'installa devant la télévision. Elle ne le reconnaissait plus. Elle le trouvait étrange. Elle n'arrivait plus à le regarder comme avant. Son regard sur son fils avait changé. Elle ne le percevait plus de la même façon. Il était devenu un inconnu. Il lui faisait peur. Tout l'après-midi et la soirée elle se surprit à l'observer, à l'examiner comme s'il s'agissait d'un insecte. Quand il mangeait. Quand il jouait. Elle n'avait même pas envie de le serrer dans ses bras. Sa seule présence devenait dérangeante. Il l'énervait. Il l'exaspérait.

Ce soir-là, Marc arriva tard du travail. Même s'il était épuisé, il remarqua l'atmosphère tendue qui régnait dans la maison. Il fronça les sourcils lorsqu'elle se fâcha contre l'enfant qui jouait avec sa nourriture dans son assiette. Elle se sentait agressive et savait qu'elle était trop sévère, mais elle n'y pouvait rien. Deux ou trois fois, Marc lui demanda si quelque chose la perturbait. Elle lui répondit de façon évasive. Il la trouvait impatiente, sèche. Elle haussa les épaules: elle était fatiguée. Lorsqu'elle eut couché Maxime, tandis que Marc lui racontait ses problèmes avec un client récalcitrant qui ne voulait rien comprendre, elle chercha une manière d'aborder le sujet. Il oublia de la questionner. Elle décida finalement de se taire.

Il bailla et, se frottant les tempes, lui dit qu'il allait se coucher tôt. Il n'en pouvait plus. Elle hocha la tête d'un air absent. Il soupira et s'en fut vers leur chambre.

Lorsque la maison fut silencieuse, elle se leva et tourna un peu en rond dans sa maison ordonnée. Elle décida finalement d'aller, elle aussi, se coucher. Marc dormait. Elle se glissa sous la couette de plume.

Ses yeux grand ouverts brillaient dans l'obscurité de la nuit. Elle regarda fixement la porte qu'elle avait laissé entrebâillée. Un faible, mais large rayon lumineux pénétrait

dans sa chambre et éclairait le plancher de bois franc. La tête enfoncée dans l'oreiller, la couette tirée jusqu'au menton, elle restait immobile. Elle attendit le sommeil qui ne vint pas. En fait, elle se sentait tout à fait éveillée.

Elle pensa à la fenêtre derrière elle. Un grand trou noir. Elle frissonna, mais ne bougea pas. Elle avait laissé les rideaux ouverts pour que le réveil soit plus facile. Elle détestait l'hiver pour ses matins obscurs, froids. Elle pensa soudainement aux journées qui allongeaient toujours un peu plus. Le temps qui n'arrêtait pas, qui continuait toujours d'avancer. Elle soupira. Qu'allait-elle faire avec l'école?

Dans le silence de la nuit, elle écoutait la maison: le réfrigérateur qui ronronnait, un mur qui craquait. Il y avait aussi Marc qui respirait doucement dans son dos. Elle entendit un grincement. Elle se crispa. Ses yeux fixèrent la porte, elle tendit l'oreille. Rien. Elle était trop tendue. Elle devait relaxer.

Elle pensait. Elle angoissait. Elle devait trouver une solution. La vie devait reprendre son cours. Elle savait qu'elle était une femme ordonnée et minutieuse. Elle analysait chacune de ses décisions en étudiant le pour et le contre. Elle détestait ce sentiment d'insécurité qui l'étreignait présentement. Elle était une personne logique. Elle suivait une ligne droite, un plan de vie bien défini et établi depuis la fin de son adolescence. Mais maintenant son petit univers était chamboulé et elle avait le sentiment qu'elle perdait pied. Elle tenta de se rassurer. Tout irait bien. Elle se raisonna. À tout problème, il y a une solution.

Elle remonta un peu plus haut la couette qui avait glissé de ses épaules. Elle avait froid. Sa tête était toujours bien enfoncée dans l'oreiller. Elle ferma les yeux.

Malgré elle, des images claires qu'elle aurait voulu oublier défilèrent dans sa tête. Parfois plus lentement, parfois rapidement. Maxime désagréable avec l'évaluateur. Maxime affrontant son regard. Les autres parents qui la regardaient comme si elle

n'était pas une bonne mère. Elle qui perdait son sang-froid. Elle étouffait, son ventre se serra. Elle ne pourrait plus jamais s'endormir.

Elle serra les poings. Elle voulait tout oublier de cette journée, l'effacer. Jamais plus, elle ne retournerait dans cette école. Jamais plus, elle ne reverrait ces gens. Elle voulait tout recommencer. Elle ouvrit les yeux. Elle allait tout reprendre depuis le début.

Le lendemain, lorsque Marc revint du travail, il trouva sa femme souriante et son fils tranquillement installés devant un casse-tête. Elle lui mentionna avoir inscrit Maxime dans une autre école qu'ils allaient visiter le lendemain. Évasive, elle lui expliqua quelque chose à propos d'une meilleure réputation. Il hocha la tête avant de lui parler d'un nouveau contrat qu'il allait sûrement obtenir. Elle se sentit seule. Elle se rassura. C'était bien comme ça. Tout serait oublié.

Tout allait redevenir comme avant. Elle allait retrouver sa tranquillité d'esprit. Tout allait bien se passer.

Tout allait rentrer dans l'ordre. Tout devait rentrer dans l'ordre. Tout rentrait toujours dans l'ordre.

LE FEU

Une lumière rosée annonçant le début d'une journée fraîche et ensoleillée pénétrait au travers d'un mince rideau brodé qui décorait la fenêtre du salon de sa petite maison de campagne. Elle s'y était retirée quelques années plus tôt pour jouir de la solitude apaisante que l'endroit lui procurait.

Déjà, elle avait pris sa douche, s'était habillée de vêtements confortables et avait déjeuné. Elle était fin prête pour son rituel du samedi, journée du grand ménage. Les produits nettoyeurs, les chiffons et les éponges étaient méticuleusement placés sur la table de la cuisine. Elle pouvait commencer.

Elle était une femme d'habitude. Elle se mit à nettoyer sa maison selon le parcours bien défini qu'elle répétait samedi après samedi et dont elle ne dérogeait jamais. Chaque semaine, elle prenait un plaisir presque physique à glisser ses éponges sur les diverses surfaces, à plier méticuleusement ses vêtements maintenant propres et à épousseter ses trésors. Chacun des objets qu'elle prenait entre ses mains lui rappelait un moment heureux de sa vie. Elle fermait parfois les yeux, revoyant une scène marquante.

Elle caressa du doigt une figurine d'ébène. Un cadeau. Un homme. Elle pensa à des yeux verts; elle crut entendre un rire. Elle soupira. Il y avait bien longtemps de cela. Une étrange tristesse l'envahissait tandis qu'elle prenait soudainement conscience des années qui avaient si rapidement passé. Elle était une femme qui vieillissait... seule. Elle regarda autour d'elle, et pour la première fois depuis qu'elle s'était installée dans cette maison, la solitude lui pesa.

Elle tenta de se rassurer. Elle avait eu une belle vie. Tous ces souvenirs qui ornaient la maison le prouvaient bien.

Son doigt s'immobilisa. Elle fonça les sourcils. Elle avait parlé d'elle au passé. Comme si elle n'existait plus. Comme si elle était déjà morte. Troublée, elle saisit une statuette qu'elle essuya machinalement. Le cœur n'y était plus. Elle voulait s'asseoir. Elle se laissa tomber sur le sofa.

Elle regarda autour d'elle. Le plancher de la maison était recouvert d'une céramique orangée. Appuyées contre les murs blancs, les tablettes de bois des nombreuses bibliothèques croulaient sous les livres, les disques, les cadres et les bibelots. Elle avait amassé ces objets un peu partout au fil des années, créant ainsi un petit univers personnel, confortable et rassurant. Tous témoignaient d'un évènement, d'une personne, d'un moment vécu. Elle avait voulu saisir la vie, la matérialiser, la rendre réelle. Maintenant, elle étouffait. Elle avait bâti un tombeau. Elle était une morte vivante habitant un sarcophage rempli de souvenirs.

En elle surgit alors un désir irrépressible. Celui de vivre. Celui de se débarrasser de toutes ces choses qui l'empêchaient de respirer. De tout recommencer. À neuf. Sans barrières. De renaître. Une tension l'envahissait, exacerbée par le silence qui régnait. Elle s'énervait. Elle se leva et tourna en rond dans sa petite maison, faisant rapidement le tour des pièces. Le salon. La chambre. Le bureau. La cuisine. La salle de bains. Partout des objets lui rappelaient sa vie, son passé, sans pour autant lui donner l'illusion de toucher à la réalité.

Le foyer de pierres grises qui trônait dans le salon attira son attention. Plus tôt, dans l'avant-midi, elle avait préparé le feu qu'elle aimait allumer en fin de soirée. Il ne lui restait qu'à y jeter une allumette. Sans réfléchir, elle se leva, en fit craquer une qu'elle

déposa sur le papier journal roulé sous les brindilles. Elle se pencha et souffla doucement afin de réveiller les flammes qui se mirent alors à scintiller. Elle s'abîma quelques instants dans leur contemplation.

Si tout pouvait brûler. Elle se redressa. Folle. Cette idée était folle. Elle n'oserait pas. Elle ne pouvait pas faire ça. Mais plus elle y songeait, plus cela lui semblait la solution. Se débarrasser de tout ce qui la retenait pour aller de l'avant. Elle fut saisie d'une fébrilité, d'une frénésie qui lui crispa le ventre. Un brouillard l'envahissait. Elle ne pensait plus clairement. Elle voulait être libérée.

Elle ouvrit une armoire, saisit un paquet de petits cahiers remplis de ses pensées intimes écrites au fil des années et précieusement conservées. Elle regarda le feu. Elle n'y arrivait pas. Elle ne pouvait pas. Assez! D'un geste brusque, elle déposa le paquet dans les flammes qui s'élevèrent, hautes, éclatantes. Elles dévorèrent le papier tout en réchauffant son visage. Incrédule, elle resta là, les bras ballants. Puis, avec une surexcitation enfantine, elle saisit un autre paquet de carnets qu'elle jeta dans le foyer, puis un autre, et un autre.

Elle ne pouvait plus arrêter, entraînée qu'elle était par le désir incontrôlable d'en finir une fois pour toutes. Une voix en elle protestait contre cette destruction du témoignage de toute une existence. Elle ne l'écoutait plus. Fini le pragmatisme qui l'avait jusque-là guidée. Elle ne s'appartenait plus.

Des heures durant, elle brûla ses photos, ses livres, ses notes, et ce qui ne brûlait pas, elle le chiffonnait, le déchirait, le mettait en pièces, l'entassait dans un coin. Ses oreilles bourdonnaient. Elle n'entendait plus rien.

Elle s'énervait. Le feu était trop petit. Cela n'allait pas assez vite. Elle regardait autour d'elle, fébrile. Les meubles. Il y en avait trop.

Tout vider. Tout détruire. Sortir le mobilier de la maison. Elle se dirigea vers la porte patio qui donnait sur le jardin maintenant plongé dans le noir. Elle resta quelques secondes figée sur le seuil de la porte, cherchant son air dans l'humidité sans vent et contempla le croissant de lune. La fraîcheur lui fit du bien.

Elle ne savait plus depuis combien de temps elle travaillait ainsi. Elle avait commencé par les petits meubles du salon. Puis ceux de la cuisine, finalement ceux de sa chambre. Elle les entassait dans la cour arrière, un vaste terrain nu et plat entouré de quelques conifères. Elle avait chaud. Elle était sale. Elle se mit à rire.

Elle errait dans la maison, prenait tout ce qui lui tombait sous la main et le transportait à l'extérieur. Ses vêtements, le tapis de la salle de bains, la vaisselle, un cadre, une lampe.

Il n'y avait presque plus rien dans la maison. Elle sortit. Dans l'obscurité de la nuit, elle percevait l'ombre de ses possessions, de ses souvenirs. Une montagne d'objets, des boulets, dont elle devait se débarrasser. Elle se dirigea vers le cabanon, saisit le bidon d'essence, rangé à côté de la tondeuse à la fin de l'été précédent, et elle en aspergea le monticule avant d'y mettre le feu. Tout s'enflamma d'un coup. Effrayée, elle recula brusquement. Puis, hypnotisée, elle observa le feu qui se propageait. Les flammes dansaient, léchaient les formes qui se racornissaient, qui fondaient, qui disparaissaient dans un jeu d'étincelles et de craquements. Elle était prise d'une excitation presque intenable. Elle courut vers la maison, encore et encore, faisant le tour des pièces, à la recherche de ce qui lui avait échappé et jetant tout dans le brasier, sans remords.

Quand le feu perdit un peu de sa vigueur, une langueur prit place dans son corps, engourdisant les muscles de ses bras, de ses cuisses, de son dos. Elle avait mal au cou. Elle se laissa tomber par terre, inconsciente de la terre qui souillait ses pantalons. Elle contempla les dernières flammes bientôt étouffées par une épaisse fumée qui lui brûla les yeux.

Elle se leva et marcha vers la maison. Elle avait perdu un soulier. Elle se débarrassa de l'autre. Elle pénétra lentement chez elle et elle s'écroula comme une masse sur le divan. Elle s'endormit aussitôt.

Elle se réveilla. Étendue sur le dos, les yeux encore fermés, elle rêvassait. Elle errait entre deux mondes, de plus en plus consciente de son corps endolori. Soudain, elle se crispa. Au travers du brouillard des songes, lui parvint une première image, celle d'un feu, puis d'autres se succédèrent qui achevèrent de perturber son bien-être. Des meubles hérités de sa grand-mère qui brûlaient. La table de son père. Des photos. Elle ouvrit brusquement les paupières, le regard dirigé vers le plafond blanc. Les yeux toujours ouverts, elle n'osait regarder autour d'elle, tandis que la lumière crue du soleil frappait son visage de façon inhabituelle.

Malgré elle, elle tourna la tête. Le sofa de cuir sur lequel elle était couchée était le seul meuble au milieu d'une pièce entièrement vide. Il n'y avait plus rien. Ses livres avaient disparu. Ses disques et ses bibelots aussi. Les bibliothèques. Même le téléviseur et le système de son n'étaient plus là. Tremblante, elle se leva et parcourut lentement les autres pièces. La cuisine. Sa chambre. Son bureau. La salle de bains. Il n'y avait plus rien. Il n'y avait que des murs trop blancs et un plancher trop orange. Tout était vide. Vide. Elle s'immobilisa au milieu du couloir. Elle se frotta les yeux, le front et les joues d'un même mouvement. Les murs l'aveuglaient, les céramiques l'agressaient. Des images d'elle-même jetant ses choses dans le feu l'assaillaient. Qu'avait-elle fait?

Elle retourna à la cuisine et se dirigea vers la porte patio qu'elle ouvrit. Devant elle, dans l'humidité du matin, se dressait un amoncellement noir et fumant. Elle resta là, quelques minutes, incapable de s'approcher des cendres, n'osant même pas sortir de la maison.

Elle vit alors ses bras égratignés et sales ainsi que ses ongles cassés. Elle se demanda comment elle avait eu la force physique de vider la maison. Elle jeta un coup d'œil au loin, pensant pour la première fois aux voisins, aux arbres. Aucun signe de vie. Elle revint à l'intérieur, dans sa maison déserte, et, incrédule, alla s'asseoir sur son sofa. Elle ne comprenait pas. Elle remonta ses genoux contre sa poitrine, les encercla de ses bras meurtris et ferma les yeux. C'était le vide. Il n'y avait plus rien. Le vide. C'était un cauchemar.

Ses yeux maintenant ouverts s'affolaient dans son visage figé. Elle devait rêver. Elle se pinça les cuisses. Elle ne sentit rien. Elle se pinça plus fort. La maison était toujours vide. Paniquée, elle commença à se tirer les cheveux, puis les oreilles. Elle se mordit les lèvres. Elle planta ses ongles cassés dans la chair de ses bras. Rien. Elle était devenue insensible. Elle se leva et frappa sa tête contre le mur tout blanc. Sa tête se mit à tourner. Elle avait peine à respirer. Elle tenta de reprendre son souffle qui s'apaisa peu à peu.

Elle prit alors conscience du silence présent dans la maison. Elle n'entendait plus rien. Elle ouvrit la bouche, tentant de prononcer un mot qui restait pris dans sa gorge et qui jaillit finalement, un «non» puissant qui se répercuta étrangement contre les murs vides.

Elle appuya son front brûlant contre le mur froid.

Elle parcourut la maison, encore et encore, de plus en plus vite, se cognant contre les murs, à la recherche d'elle ne savait trop quoi, n'osant en sortir et résistant à l'idée de fouiller les cendres.

Elle était prisonnière de sa maison vide. En brûlant tout, elle avait détruit toutes traces d'elle-même. Elle avait commis une erreur. Il y avait plus rien. Elle recherchait des traces d'elle-même. De sa vie. Sa vie s'effaçait. Elle-même n'existait plus.

Elle revint au sofa, pensant trouver un réconfort dans ce meuble familier. Elle se pelotonna contre l'accoudoir. Elle regardait autour d'elle. Cette maison n'était plus la sienne. Elle n'y avait plus sa place. Tout était fini. Il n'y avait plus qu'une chose à faire. Où avait-elle mis les allumettes?

LES YEUX FERMÉS

Les yeux fermés, elle rêvassait depuis quelques minutes, allongée lascivement sous l'édredon. Étendue sur le dos, elle respirait profondément et lentement, tout à son bien-être. Cela faisait des mois, des années mêmes, qu'elle n'avait pu s'offrir une grasse matinée. En fait, elle ne se souvenait même plus de la dernière fois qu'elle avait eu l'occasion de dormir ainsi tout son soûl.

Son fils passait la fin de semaine chez son père. Habituellement elle profitait de cette absence bimensuelle pour s'avancer énergiquement dans ses travaux, mais cette fois-ci, son directeur lui avait donné congé. Elle avait la journée à elle toute seule. Elle soupira d'aise.

L'état de béatitude dans lequel elle se trouvait fut rompu par un soudain vacarme, le son d'une voiture qui freinait et, ensuite, de pneus qui crissaient. Elle se souvint qu'elle avait laissé la fenêtre entrouverte la veille au soir. Elle grogna tandis que les dernières vapes du sommeil s'effritaient. Elle avait faim. Elle pensa à ce qu'elle pourrait bien prendre comme déjeuner. L'image d'une omelette au fromage, aux champignons et aux échalotes titilla son estomac vide.

Allez, un petit effort. Il lui fallait se lever. Elle voulut bouger. Son corps resta immobile. Elle voulut ouvrir les yeux. Ils restèrent fermés. Son esprit embrumé prit quelques secondes à réaliser qu'elle était incapable de se mouvoir. Elle était paralysée.

Elle ne comprenait pas. Elle essaya à nouveau d'ouvrir les yeux, de bouger son corps. Elle n'y arrivait pas. Elle sentait le drap sur sa peau, elle sentait sa tête sur l'oreiller.

Au travers de ses paupières, elle devinait la luminosité d'un matin ensoleillé. Elle pouvait aussi entendre les feuilles dans les arbres, les enfants des voisins qui jouaient dans leur cour. Elle tenta à nouveau de bouger. Son corps ne répondait pas. De plus en plus énervée, paniquée, elle essaya de se lever encore et encore. Son corps ne répondait pas.

Elle tenta d'ouvrir la bouche pour appeler à l'aide. Ses lèvres restèrent immobiles. Sa mâchoire aussi. Elle tenta d'émettre des sons avec sa gorge. Elle n'entendait rien. Que lui arrivait-il? Était-elle malade? Pourquoi son corps ne bougeait pas? Elle avait chaud. Il lui sembla que le drap pesait lourd sur elle, l'emprisonnait, l'étouffait.

Elle devait se calmer. Cela ne servait à rien de s'énerver. D'abord, contrôler sa respiration, la ramener à un rythme plus normal, puis évaluer la situation.

Elle était couchée dans son lit. Elle ne dormait pas. Elle ne pouvait pas bouger. Non, ce n'était pas possible, elle ne pouvait pas rester ainsi. Elle ne pouvait pas appeler à l'aide non plus. Son fils ne revenait pas avant le lendemain. Personne ne l'attendait aujourd'hui. Elle tenta de se concentrer sur ses pieds. Sur ses orteils. Elle se parla intérieurement. Bouge pied. Bouge pied. Allez, bouge.

Elle arrêta net. Il y avait quelqu'un dans sa chambre. Il y avait une présence. Une odeur nouvelle parvenait à ses narines. Elle soupira de soulagement. Elle était sauvée. À nouveau, elle tenta, sans y parvenir, d'émettre quelques sons avec sa bouche, avec sa gorge, mais aussi de bouger sa tête, de bouger les bras. Essaie encore! Elle essaya d'appeler à l'aide. Je ne dors pas! Je suis réveillée. Je ne peux pas bouger...

Elle n'entendait rien. Elle tendit l'oreille. Mais pourquoi la personne ne bougeait-elle pas? Pourquoi ne parlait-elle pas? Une pensée l'assaillit soudain. Qui donc était entré chez elle? Les yeux toujours fermés, elle tentait de percevoir qui avait pénétré dans sa chambre. Elle vivait seule avec son fils. Était-il revenu? Il ne devait pourtant pas

revenir avant le lendemain soir. Mais non, il aurait crié! Se serait jeté sur elle! En fait, elle n'avait pas entendu s'ouvrir la porte d'entrée de son appartement, ni celle de sa chambre, mais elle était sûre qu'il y avait quelqu'un.

Elle frissonna. Ce n'était pas son fils. Elle savait que ce n'était pas lui. Qui était dans sa chambre? Qui la regardait sans parler, sans bouger? Elle tenta vainement d'ouvrir les yeux. Elle était terrifiée. Pourquoi ne bougeait-elle pas? La présence s'approchait d'elle. Elle huma l'air à la recherche du parfum perçu plus tôt. Il lui sembla sentir une odeur bizarre, non pas désagréable, mais étrange, inconnue. On s'assoyait au pied de son lit. On la regardait. Un frisson la secoua. C'était son imagination. Personne n'était là. Elle n'entendait rien. Pas même un soupir. Et pourtant, elle savait que quelqu'un était là, assis à ses pieds. Quelqu'un qui se penchait sur elle, qui la dévisageait. Pourquoi ne parlait-il pas? Parle, bon sang! Mais, parle donc! Elle-même essaya de crier, mais aucun son ne sortit de ses lèvres entrouvertes. Qui était dans sa chambre? Que lui voulait-on? Elle tenta d'ouvrir les yeux à en avoir mal.

Comme elle avait su qu'une personne était entrée dans sa chambre, elle sut qu'elle était partie. Elle resta aux aguets plusieurs minutes, qui lui semblèrent des heures. Une langueur envahissait son corps. Elle avait sommeil. Elle tenta de résister. Elle se concentra sur ses doigts, tentant de les faire bouger encore et encore. L'effort était trop grand. Elle n'y arrivait plus. Tandis qu'elle abandonnait cette lutte perdue d'avance, elle sombra dans un lourd sommeil contre lequel elle lutta pendant un moment. Mais elle était tellement fatiguée. Elle somnolait. Et ce fut le noir.

Un enfant cria. Elle se réveilla alors et ses bras battirent l'air frénétiquement. Elle s'assit dans son lit, ouvrant grand les yeux, cherchant son air à grandes respirations tandis que son regard enregistrait une chambre ensoleillée, les murs blancs, un plancher de bois franc, ses vêtements de la veille entassés derrière la porte, la fenêtre entrouverte, la porte fermée. Elle se leva d'un bond, fuyant son lit, et s'enfargea dans le drap. Elle se retrouva à quatre pattes sur le sol. Elle se releva aussitôt, réajustant sa

chemise de nuit. Elle regarda autour d'elle. Rien n'avait changé, tout semblait normal. Elle se regarda dans le miroir qui surmontait sa commode. À part son air égaré, rien ne semblait différent. Ses cheveux étaient légèrement décoiffés, ses yeux un peu gonflés. Elle toucha son visage, ses épaules, son ventre. Elle regarda son lit, se demanda si elle avait rêvé. La fenêtre était toujours entrouverte, exactement comme elle l'avait laissée la veille. Elle la ferma. Elle regarda quelques instants par la vitre et ne voyant rien d'inhabituel, s'en détourna. Elle fit le tour de son appartement, décontenancée.

Tout était comme d'habitude sauf ce parfum qui flottait dans l'air.